


BULLETIN SALÉSIEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.
(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.
(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.
(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu
(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.
(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XVIII^e ANNÉE — N^o 10

Paraît une fois par mois.

OCTOBRE 1896

Nous attirons très spécialement l'attention de nos chers lecteurs sur l'annonce bibliographique de la **SAINTE COMMUNION**, par Don Bernard Grato.

Aujourd'hui, cet ouvrage excellent est connu et apprécié. Il a porté des fruits de piété tendre, éclairée, généreuse; des suffrages précieux lui ont ouvert les voies avec tant d'autorité que la première édition a été en grande partie enlevée avant même son apparition. Une réimpression qui aurait dû être plus rapide nous permet d'offrir enfin à nos chers lecteurs le huitième mille de **La sainte Communion**.

Nous ne nous attarderons pas à recommander cet excellent ouvrage: les suffrages épiscopaux dont on lira plus loin des extraits notables nous en dispensent. La quatrième édition italienne, parue en juillet dernier, édition dant nous nous

sommes servis pour mettre au courant la traduction française, a été louée par *cinq cardinaux, douze archevêques et douze évêques* d'Italie. Ce précieux *Vade-mecum* du communiant de tout âge doit être répandu dans la plus large mesure possible: aussi les familles, les pensionnats, les écoles, les Patronages, les catéchismes de persévérance vont-ils le demander par quantités. Le prix exceptionnellement faible, réduit encore en vue de la propagande, au moyen de très avantageuses remises, met à la portée de toutes les bourses cette admirable *Théologie populaire* de la sainte Eucharistie.

L'accueil fait à la première édition promet à celle-ci un succès au moins semblable, qui sera une source de grâces pour bien des âmes et la joie de Notre-Seigneur Jésus-Christ en elles.



LETTRE ENCYCLIQUE

DE

N. T. S.-P. LÉON XIII

PAPE PAR LA DIVINE PROVIDENCE

aux patriarches, primats, archevêques, évêques
et autres ordinaires en paix
et en communion
avec le Siège apostolique



*A nos Vénérables Frères les Patriarches, Primats,
Archevêques, Evêques et autres Ordinaires, en
paix et en communion avec le Siège Apostolique*

LÉON XIII, PAPE

VÉNÉRABLES FRÈRES

salut et Bénédiction Apostolique.

La confiance et la piété que Nous avons conçues, dès notre enfance, pour la Bienheureuse Vierge, et que Nous sommes efforcé d'entretenir et de développer toute notre vie, ont été souvent durant Notre Pontificat l'objet de témoignages publics. Les temps que nous traversons sont funestes aux intérêts chrétiens en même temps que dangereux pour les peuples eux-mêmes; Nous avons vu par là de quelle importance il était pour l'avenir de recommander instamment l'appui efficace et pacifique que Dieu, dans sa bonté, a donné au genre humain en la personne de son auguste Mère et dont l'histoire de l'Église raconte à chaque page les effets merveilleux. Les nations catholiques ont répondu avec un empressement universel à Nos exhortations et à Nos vœux; elles ont ranimé surtout la dévotion du Très Saint Rosaire, qui n'a manqué de produire une moisson abondante de fruits excellents. Cependant, Nous ne pouvons Nous lasser de célébrer la divine Mère vraiment *digne de toute louange* et de recommander un amour empressé pour cette Mère des hommes, *pleine de miséricorde, pleine de grâces*. Bien plus,

Notre âme, accablée par les sollicitudes apostoliques, sentant s'approcher le moment de quitter cette vie, tourne avec d'autant plus de joie ses regards confiants vers Celle qui est comme l'aurore bénie du jour éternellement bienheureux. S'il Nous est doux, vénérables Frères, de rappeler Nos autres Lettres publiées à intervalles réguliers en vue de louer le Rosaire, cette prière, si agréable sous tous les rapports, à Celle qu'il s'agit d'honorer, et si utile à ceux qui la récitent bien, il Nous est doux également de pouvoir aujourd'hui encore insister sur Nos intentions et les affirmer de nouveau. Cela Nous donne une excellente occasion d'exhorter paternellement les esprits et les cœurs à croître en piété, et de raviver en eux l'espoir des immortelles récompenses.

La prière dont Nous parlons a été décorée du beau nom de Rosaire comme si elle avait quelque chose du parfum suave des roses et de la grâce des guirlandes fleuries. Non seulement elle est bien faite pour honorer la Vierge que l'on salue à juste titre comme la *Rose mystique* du Paradis et qui y règne en souveraine, le front ceint d'un diadème étoilé, mais son nom lui-même semble présager la couronne des joies célestes que Marie offrira à ses serviteurs. — Cela devient évident quand on considère l'essence même du Rosaire. Rien, en effet, ne nous est conseillé davantage par les préceptes et les exemples de Notre-Seigneur et des apôtres que d'invoquer et de prier Dieu. En outre, d'après les Pères et les docteurs, la nécessité de la prière est telle que les hommes espéreraient en vain leur salut éternel s'ils négligeaient ce devoir. Mais si la prière, par sa nature même et en vertu de la promesse du Christ, est le moyen de plaire à Dieu, elle tire son efficacité, comme chacun le sait, de deux qualités: elle doit être assidue et faite en commun. La première condition est indiquée par l'invitation pleine de bonté que nous adresse le Christ: *Demandez, cherchez, frappez!* (1) à la façon d'un père excellent qui veut, certes, satisfaire les désirs de ses enfants, mais aime aussi à être longtemps prié et comme fatigué par leurs demandes, afin de s'attacher leurs cœurs par des liens plus étroits. La seconde nous est suggérée par le Seigneur lui-même à maintes reprises: *Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre à demander quelque chose, ils l'obtiendront de mon Père, car là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* (2). C'est à ce propos que Tertullien dit avec force: *Nous nous réunissons en assemblée pour entourer Dieu de nos prières en nous tenant comme par la main; cette violence est agréable à Dieu* (3). Saint Thomas d'Aquin a dit aussi

(1) Matth. VII, 7.

(2) Matth. XVIII, 19, 20.

(3) Apôt. ch. X XXXI.

cette parole mémorable : *Il est impossible que les prières d'une multitude ne soient pas exaucées si ces nombreuses prières n'en forment qu'une seule* (1). — Cette double qualité se trouve éminemment dans le Rosaire. Dans cette prière, en effet, pour ne pas Nous étendre davantage, Nous redoublons nos supplications pour demander au Père céleste le règne de sa grâce et de sa gloire; nous invoquons avec instance la Vierge Mère afin que, par son intercession, elle vienne en aide à de pauvres pécheurs durant toute la vie et à notre dernière heure, qui est la porte de l'éternité. Le Rosaire s'adapte aussi très bien à la prière commune, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a appelé le *Psautier de Marie*. Il faut donc garder religieusement ou faire renaître cette coutume autrefois en vigueur chez nos ancêtres; dans les familles chrétiennes, à la ville comme aux champs, c'était un usage sacré, à la chute du jour, de se réunir après le dur labeur devant l'image de la Vierge et d'alterner la récitation des prières. Marie recevait avec complaisance ce témoignage de fidélité et d'union cordiale; elle était au milieu d'eux comme une bonne mère entourée d'une couronne d'enfants, elle leur donnait les bienfaits de la paix domestique, présage de la paix céleste.

Aussi, considérant cette efficacité de la prière commune, entre autres décisions concernant le Rosaire, Nous avons déclaré « souhaiter que cette prière fût récitée chaque jour dans la cathédrale de chaque diocèse et tous les jours de fête dans les églises paroissiales » (2), que cette pratique soit observée avec constance et avec zèle. Nous voyons d'ailleurs avec joie qu'elle est suivie et qu'elle se répand dans d'autres manifestations solennelles de la piété publique ainsi que dans les pèlerinages aux sanctuaires célèbres dont il faut louer le nombre toujours croissant.

C'est une source de suavité et de grâces pour les âmes que cette union de prières et de louanges à Marie. Nous-même — et Notre reconnaissance Nous porte à le rappeler, — Nous l'avons ressenti surtout dans certaines circonstances solennelles de Notre Pontificat, alors que Nous étions dans la basilique vaticane entouré d'hommes de toute condition qui, unissant leurs cœurs, leurs voix et leur confiance, suppliaient ardemment avec Nous, par les mystères et les invocations du Rosaire, la très puissante Auxiliatrice des nations chrétiennes.

Et qui pourrait croire et déclarer excessive la confiance que Nous avons placée dans le secours et la protection de la Vierge? Assurément, le nom et le rôle de parfait Conciliateur ne conviennent à nul autre qu'au

Christ; lui seul, Dieu et homme tout ensemble, a réconcilié le genre humain avec le Père céleste. *Il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, qui s'est offert lui-même pour la rédemption de tous* (1). Mais si, comme l'enseigne le Docteur angélique, *rien n'empêche que quelques autres soient appelés en un sens médiateurs entre Dieu et les hommes, en tant qu'ils coopèrent à l'union de l'homme avec Dieu dispositivement et par leur ministère* (2), tels que les anges et les saints prophètes et les prêtres des deux Testaments, évidemment le même titre de gloire convient plus amplement à la Sainte Vierge, car il est impossible de concevoir quelqu'un qui, pour réconcilier les hommes avec Dieu, ait pu dans le passé ou puisse dans l'avenir agir aussi efficacement que Marie. C'est elle qui a donné un Sauveur aux hommes courrant à leur perte éternelle, lorsque, à l'annonce du *Sacrement de paix* apporté par l'Ange sur la terre, elle donna son admirable consentement *au nom de tout le genre humain* (3): elle est celle de qui est né Jésus; elle est sa vraie Mère, et, pour ce motif, une digne et agréable *Médiatrice auprès du Médiateur*.

Ces mystères sont, dans le Rosaire, proposés successivement au souvenir et à la méditation des pieux fidèles, et l'on voit par là le rôle glorieux de Marie dans l'œuvre de notre réconciliation et de notre salut. Et on ne peut se défendre d'une douce émotion à la vue de Marie, soit dans la maison d'Élisabeth, où elle apparaît comme l'instrument des grâces divines, soit quand elle présente son Fils aux bergers, aux rois, à Siméon. Mais quels sentiments éprouvera-t-on à la pensée que le sang du Christ répandu pour nous, et les membres sur lesquels Il montre à son Père les blessures reçues *comme prix de notre liberté*, ne sont autre chose que le corps et le sang de la Vierge? Car *la chair de Jésus est la chair de Marie; et, quoique exaltée par la gloire de la résurrection, la nature de cette chair est restée et demeure la même qui a été prise en Marie* (4).

Le Rosaire produit un autre fruit remarquable et bien en rapport avec les nécessités de notre temps; nous l'avons rappelé ailleurs. Il consiste en ce que, au moment où la foi est exposée à tant d'attaques et de périls, le Rosaire fournit au chrétien un aliment pour la nourrir et la fortifier.

Les divines Écritures appellent le Christ *Auteur et Consommateur de la foi* (5); *Auteur*, parce qu'Il a lui-même enseigné aux hommes un grand nombre des vérités qu'ils

(1) I Tim. II, 5, 6.

(2) III quest. xxvi, art. 1 et 2.

(3) S. Thom. III, quest. xxx, art. 1.

(4) *Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie*, ch. v. opus.

de S. Aug.

(5) Hébr. xii, 9.

(1) *Sur l'Évang. de S. Matth.*, ch. xviii.

(2) *Let. apost. Salutatis ill.*, du xxiv déc. MDCCCLXXXIII.

devaient croire, surtout celles qui le concernent, lui en qui *habite toute la plénitude de la divinité* (1); *Consommateur*, parce qu'Il rend évident dans le ciel ce que l'homme ne perçoit dans sa vie mortelle qu'à travers un voile, et qu'il y changera la foi présente en l'illumination de la gloire. Évidemment, dans le plan du Rosaire, la figure du Christ se détache clairement. C'est sa vie que nous considérons : nous méditons sa vie privée dans les mystères joyeux ; sa vie publique, au milieu des plus grands travaux et des plus vives douleurs jusqu'à sa mort ; enfin sa vie glorieuse, sa résurrection triomphante et son retour à la droite du Père où il siège éternellement.

La foi, pour être entière et irréprochable, doit nécessairement se manifester, *car on croit dans son cœur pour la justification, mais on confesse la foi par la bouche pour son salut* (2) ; or, nous trouvons précisément dans le Rosaire un moyen excellent de confesser la foi. En effet, par les prières vocales qui en forment la trame, nous pouvons exprimer notre foi en Dieu, notre Père et notre Providence, en la vie du siècle futur, en la rémission des péchés ; nous confessons également les mystères de l'anguste Trinité, du Verbe fait homme, de la Maternité divine, etc. ; or, personne n'ignore le prix et le mérite de la foi. La foi n'est autre chose que le germe choisi d'où naissent actuellement les fleurs de toute vertu, qui nous rendent agréables à Dieu, et d'où naîtront plus tard des fruits éternels. *La connaissance de toi-même est, en effet, la parfaite justice ; la connaissance de ta justice et de ta vertu est la racine de l'immortalité* (3).

Il y a lieu d'ajouter ici un mot sur la pratique des vertus que la foi réclame. Parmi elles, se trouve la pénitence, qui comprend elle-même l'*abstinence*, vertu nécessaire à plus d'un titre et très efficace. Si l'Église, sur ce point, se montre de jour en jour plus clémente envers ses enfants, que ceux-ci, en retour, comprennent qu'ils doivent s'ingénier à compenser par d'autres œuvres cette indulgence maternelle. Dans ce but, il est bon de proposer en premier lieu la dévotion du Rosaire, qui peut également produire de bons fruits de pénitence, surtout par la méditation des souffrances du Christ et de sa Mère.

Au milieu de Nos efforts pour arriver au souverain bien, avec quelle sage providence le Rosaire Nous a été offert comme un secours à la portée de tous et plus facile qu'aucun autre. En effet, une connaissance même médiocre de la religion suffit pour qu'on puisse se servir du Rosaire avec fruit, et le

temps qu'il exige n'est pas d'une durée telle qu'il soit pour les affaires une cause de retard.

Les annales sacrées abondent en exemples opportuns et célèbres. On sait que beaucoup de personnes chargées de lourdes fonctions ou absorbées par des occupations laborieuses n'ont jamais omis un seul jour cette pieuse coutume. A cela se rapporte fort bien cette affection religieuse qui nous porte instinctivement vers la « Couronne de Marie », qui nous la fait aimer comme la compagne inséparable de notre vie et notre fidèle protectrice, qui nous la fait embrasser dans le combat suprême comme le doux présage de l'*incorruptible couronne de gloire*. Cette espérance se trouve encore confirmée par le bienfait des indulgences sacrées, si on les tient en l'estime qui leur est due ; car la dévotion du Rosaire en a été enrichie et par nos prédécesseurs et par Nous-même. Ces indulgences, dispensées en quelque sorte par les mains mêmes de la Vierge miséricordieuse, seront d'un grand profit aux mourants et aux défunts et les feront jouir plus tôt de la paix si désirée et de la lumière éternelle.

Ces motifs, vénérables Frères, Nous engageant à ne pas cesser des louer et de recommander aux nations catholiques une forme si excellente de la piété, une dévotion si utile pour nous conduire au port du salut.

Mais Nous y sommes encore excité par une raison d'une autre importance au sujet de laquelle, dans plusieurs de Nos lettres et allocutions, Nous avons manifesté Notre volonté. Nos actions, en effet, s'inspirent plus ardemment chaque jour du désir — conçu dans le divin Cœur de Jésus — de favoriser le mouvement de réconciliation qui se dessine parmi les dissidents. Or, Nous comprenons que cette admirable unité ne peut être mieux préparée et mieux réalisée que par la vertu de saintes prières. Nous avons présent à l'esprit l'exemple du Christ qui, dans une prière à son Père, lui demanda que ses disciples fussent *un* dans la foi et la charité. Que sa très sainte Mère ait fait, elle aussi, avec ferveur cette même prière, nous en avons une preuve célèbre entre toutes dans l'histoire apostolique. Celle-ci nous représente la première assemblée des apôtres implorant et attendant avec une grande confiance l'effusion promise de l'Esprit-Saint, et en même temps Marie priant au milieu d'eux. *Tous persévéraient ensemble dans la prière avec Marie, Mère de Jésus* (1).

C'est pourquoi, de même que l'Église à son berceau s'est justement unie à Marie dans la prière comme à la promotrice et à la gardienne excellente de l'unité, de même aujourd'hui, il convient d'agir de la sorte dans tout l'univers catholique, surtout du-

(1) Col. II, 9.

(2) Rom. x, 10.

(3) Sag. xv, 3.

(1) Act. 1, 14.

rant le mois d'octobre, que depuis longtemps, en raison des temps affligés que traverse l'Église, Nous avons voulu dédier et consacrer à la divine Marie par la récitation solennelle du Rosaire.

Que partout donc on redouble d'ardeur pour cette dévotion, en vue surtout d'obtenir la sainte unité. Rien ne saurait être plus doux ni plus agréable à Marie: unie au Christ d'une façon intime, Elle désire et souhaite ardemment qu'une même foi et un même amour unissent au Christ et entre eux les hommes gratifiés du même et unique baptême. Que les mystères augustes de cette foi pénètrent par le Rosaire plus profondément dans les âmes, en vue de cet heureux résultat, afin que *nous imitions ce qu'ils contiennent et que nous obtenions ce qu'ils promettent.*

En attendant, comme gage des bienfaits divins et comme témoignage de Notre affection, Nous vous accordons de bon cœur, à chacun de vous, à votre clergé et à votre peuple, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 20 septembre de l'an 1896, de notre Pontificat le dix-neuvième.

LÉON XIII, PAPE.



NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO

AMÉRIQUE DU SUD

Préfecture apostolique de la Patagonie méridionale
et de la Terre de Feu.

PATAGONIE MÉRIDIONALE

UN MOIS DANS LA MISSION DE LA PAMPA.

Puntarenas, 6 avril 1895.

MON T. R. PÈRE DON RUA,

Mon catéchiste, Don Créma, et votre serviteur, revenus en ce moment d'une Mission dans la Pampa (de Puntarenas à S. Cruz), sont heureux de vous faire le récit de leur voyage.

Par ordre de notre Préfet Apostolique, Mgr Fagnano, et munis de sa bénédiction, nous quittâmes Puntarenas le 2 mars dernier, pourvus de bons chevaux et d'un excellent guide. Notre but était de visiter les diverses familles civilisées éparses dans le pays.

Premières haltes. — Aventures de voyage. — Le guide tombe malade, — La divine Providence pourvoit à tout.

Notre première étape nous mit au col de *Guanaco*, chez un M. Cordonnier, qui nous reçut avec beaucoup de cordialité, lui et toute sa famille. Il offrit un endroit sûr et commode pour nos chevaux. C'était un *potrero* ou préau, entouré, comme d'une ceinture, par un ruisseau; l'herbe y était abondante et nous pûmes, à notre aise, planter là nos tentes pour y passer la nuit. Sous le toit il n'y avait plus l'ombre d'une place. Le lendemain, dimanche, je dressai notre petit autel portatif dans la maison et me mis à célébrer la sainte messe. Toute la famille y assista avec un grand recueillement. Après la messe, je baptisai un bébé de six mois, un petit garçon de quatorze ans et donnai la confirmation à six personnes.

Vers midi nous nous mîmes en route pour *Piquetavo o Pec-Koy*, où un excellent Irlandais, nommé Cameron, nous donna une généreuse hospitalité. Le lendemain matin cette pieuse famille assista avec une grande dévotion, dans le plus beau salon de la maison, à la sainte messe, durant laquelle je fis faire à l'ainé, un jeune homme de seize ans appelé Guillaume, la première communion. Pauvre enfant! Quinze jours auparavant, il était revenu d'un collège de Valparaiso où il avait bien appris un peu de catéchisme, mais où on n'avait pas eu à cœur de lui faire faire la première communion. Je profitai de l'occasion pour le confirmer, en compagnie de sa jeune sœur Eugénie, âgée de sept ans.

Une pluie diluvienne retarda notre départ jusqu'à 11 heures et nous obligea par le fait même de modifier quelque peu nos plans. Nous avions l'intention de passer le détroit à la marée basse (c'était l'affaire d'une heure au plus et nous avions abrégé le chemin, qui demanderait une journée à cheval) pour visiter une de nos connaissances, M. Jonn. La marée étant aussi haute que possible, il n'y avait qu'à nous résigner et passer de nuit au *Crocero*, un pré où il y avait beaucoup d'herbe pour les chevaux et de l'eau en abondance. Quant à nous, une tente constituerait notre palais.

Pour ne pas perdre de temps, nous dûmes laisser de côté M. Jonn et nous rendre directement à *Oseáo* voir un autre Anglais, M. Reina. Chemin faisant, il nous fallut essuyer trois averses bien soignées, qui nous laissèrent trempés comme une soupe. Une autre fois, une tempête de grêle, qui dura dix minutes environ, nous caressa les épaules; mais, grâce au vent qui se leva ensuite, nos habits purent sécher sur nous. Vers le soir, le froid était si intense que nous avons craint de subir le sort de la Grande Armée.

Au coucher du soleil nous étions rendus à la maison de M. Reina. La femme, qui est Française, fut très bonne pour nous. Cette famille compte plusieurs garçons et plusieurs filles. L'aîné de la famille est un jeune homme de vingt-quatre ans, le *Benjamin* est un enfant de deux ans. Ils parlent tous l'anglais, le français et le castillan. Malheureusement tous suivent la religion du père, qui est protestant.

Une gouvernante anglaise, protestante elle aussi, leur fait la classe, et toute la maison a un faux air de collège. Tout y marche à la baguette; c'est une ponctualité scrupuleuse, à partir du lever, qui a lieu à 5 h. $\frac{1}{2}$, jusqu'au coucher, qui est à 8 heures du soir. Tous leurs domestiques sont Chiliens. C'est parmi eux seuls que j'ai pu exercer mon ministère. Le lendemain, à 5 h. $\frac{1}{2}$, ils assistèrent tous à la sainte messe; quatre d'entre eux firent la sainte Communion avec beaucoup de dévotion.

Notre guide était déjà quelque peu malade avant son départ; les averse, la grêle et le froid contribuèrent à aggraver son état et il dut s'aliter, terrassé par une forte pneumonie. On essaya de le faire transpirer et de le tenir au repos pendant deux jours, mais bien inutilement; le mal ne faisait qu'empirer. Comment allions-nous pouvoir poursuivre notre voyage sans guide? et où surtout en trouver un dans ce désert? Cette situation nous jeta dans une grande perplexité. Mais la divine Providence nous tira finalement d'embaras. Un jeune homme de dix huit ans, Pierre Ramirez, qui avait une certaine connaissance du pays, savait le chemin de la rivière, jusqu'à Gallegos environ. Il nous offrit de nous y accompagner, tandis que notre premier guide, Jean Alvarado, retournerait à Puntarenas pour y rétablir sa santé.

A Saint-Grégoire, nous passâmes dans la maison Menendez, et puis, dans la maison Doulan où l'on pleurait la mort d'une femme qui venait de mourir en donnant le jour à son bébé. Nous poussâmes jusqu'à *Punta Delgada* ou *Buque Quemada*, où finit le Déroit de Magellan. Là, une société de sept anglais, dont le chef est M. Wovot, nous offrit l'hospitalité pour la nuit. Le lendemain, je célébrai la sainte messe pour divers colons chiliens, et en nous éloignant du beau littoral du Déroit de Magellan, nous eûmes à franchir une double chaîne de montagnes, pour nous diriger, à travers la Pampa, sur Gallegos.

Nous avions devant nous un col presque impraticable, parce qu'il est dépourvu de chemins et de guides. On nous indiqua bien notre direction, mais nous n'osâmes nous y avancer qu'avec crainte et tremblement.

Le panorama. — Un désert bien triste. — Les couvents et les moines de ce désert. — Une précaution à prendre.

Au sommet de la première chaîne de montagnes, où nous arrivâmes vers les dix heures du matin, un magnifique panorama vint réjouir notre vue. D'un côté, c'est le Déroit de Magellan, la Terre de Feu et la longue pointe qui se projette dans la mer et que l'on nomme le *Cap Virgines*, le *Cap Dungenes* et le *Mont Dinero*, montagne surmontée d'une haute pyramide qui sert de phare aux navires passant dans ces parages. De l'autre côté une petite vallée longe une seconde chaîne de montagnes. Un peu plus loin, dans la direction de *Gallegos*, dans la Pampa, se dressent les deux monts *Aymond* et *Orejas de Burro*. Ce dernier est ainsi surnommé parce qu'il offre une ressemblance assez marquée avec les deux oreilles d'un âne; c'est entre ces deux montagnes que nous devons passer.

Nous ne pûmes pas nous arrêter longtemps pour jouir de ce charmant coup d'œil, nous devons presser la marche pour arriver à Gallegos. A midi nous nous trouvions sur les pentes du *Mont Aymond* qui est le cratère d'un volcan éteint. La carte géographique indique dans le voisinage un lac: nous l'avons vu, de fait, mais à sec. Pendant notre long trajet de 11 heures nous n'avons trouvé ni source, ni lac, ni étang. Tout était aride. Depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir nous avons marché d'un bon pas sans pouvoir arriver à Gallegos. Il ne nous fut même pas donné de l'apercevoir de loin. La nuit vint nous surprendre dans le désert, et dans un désert vraiment bien triste. Nous dûmes en effet nous y passer d'eau, de bois, d'herbe pour nos chevaux et d'un abri convenable pour nous. Nous établîmes notre camp dans une gorge de pierre vive, tout près de la réunion de deux montagnes appelées les *Couvents*. Les guanaques, me dit-on, y logent, et ces lieux servent également de repaire aux lions. Mais nous n'avons vu que des guanaques.

Avant d'arriver aux dits *Couvents*, nous aperçûmes une longue série de monticules que tout le monde appelle les *moines*, parce qu'ils semblent porter un capuchon et marcher en procession l'un derrière l'autre. C'est de bon gré que nous nous sommes résignés à passer la nuit avec ces solitaires pour faire avec eux un brin de pénitence. Après une longue journée de vent et de poussière, rien pour nous humecter le gosier. Nos chevaux étaient loin de partager notre résignation, et pour ne pas les laisser s'échapper, nous avons dû les attacher soigneusement.

Sans cette précaution nous aurions pu avoir la même aventure que le cuisinier de

M. Guillaume. Partant un jour pour la Pampa avec son cheval, je ne saurais dire au juste dans quelle direction, il était descendu pour quelques instants sans prendre soin de lier son cheval ou de le tenir par la bride. A peine le cheval s'était-il vu en liberté, qu'il avait pris la fuite, plantant là le pauvre cavalier, qui dut faire ensuite huit bonnes journées de marche; il se regardait déjà comme condamné à une mort certaine, lorsque la fortune lui sourit et lui fit rencontrer M. Guillaume, qu'il sert depuis en qualité de cuisinier.

Arrivée à Gallegos. — Une malade chantant le « Nunc dimittis. »

Le matin, de très bonne heure, nous étions déjà sur pied. Je célébrai la sainte messe, tandis qu'un vent épouvantable nous donnait l'illusion d'une tempête en pleine mer.

Instruit par l'expérience, j'avais emporté avec moi un petit flacon d'eau, afin de n'être jamais privé de célébrer le saint Sacrifice. A peine la sainte messe fut-elle dite qu'une averse effrayante se déchaîna; nous dûmes chercher un abri quelconque. Une heure après, le ciel était redevenu serein et nous pûmes nous remettre en marche, malgré un vent plus violent encore que le précédent. A une heure de l'après-midi nous arrivâmes à Rio Chico de Gallegos.

Nos chevaux n'eurent pas plus tôt vu dans le lointain l'eau de ce fleuve qu'ils se précipitèrent au grand galop dans cette direction, sans qu'il fut possible de les empêcher. Pauvres bêtes! Depuis trente heures non seulement elles n'avaient plus bu, mais avaient dû, comme nous, avaler de la poussière en quantité. Comme nous aussi, elles allaient trouver une déception. La mer, devenue exceptionnellement grosse, avait mêlé ses eaux à celles du fleuve.

Les chevaux allaient et venaient, comme hors d'eux-mêmes, pour trouver de l'eau potable, baignant leurs naseaux dans les ruisseaux, les étangs, mais toujours en vain: partout de l'eau salée! Ils se jetaient dans des endroits bourbeux, et moi, voulant les en retirer, j'enfonçais, avec péril de ne pouvoir plus me dégager. Nous avions souffert beaucoup pour trouver un bon sentier, quand la Providence nous fit rencontrer deux hommes à cheval — les seules personnes que nous ayons trouvées sur notre route en deux jours de voyage — qui nous indiquèrent le chemin. Avant le soir nous arrivions à Gallegos, où nous pûmes restaurer nos bêtes et nous, qui étions quasi à bout de forces.

A Gallegos nous prîmes notre logement à la maison neuve du Gouverneur, qui est encore inachevée, et nous y restâmes plusieurs jours. Nous eûmes bientôt transformé une salle en chapelle et tous les jours nous célébrions la sainte Messe, à laquelle assis-

taient bon nombre de personnes qui venaient y faire leurs dévotions. La famille du Gouverneur a toujours été présente au saint Sacrifice.

La petite église du village était occupée provisoirement par la garnison. La population va grandissant sans cesse, bien que lentement. Il y a quelques constructions de plus que l'an dernier; en tout, y compris l'église et la résidence du Gouverneur, il y a trente-deux maisons et deux cents personnes dans le port (comme on a coutume d'appeler le village); dans les environs, et surtout sur l'autre rive du fleuve, il y a diverses autres maisons.

A Gallegos, on attend un prêtre qui aura le titre de curé. Mgr. Fagnano le leur a promis et ils espèrent. *Fiat!* Le Gouvernement donnerait dix mille mètres carrés de terrain pour que l'on puisse y édifier église, maison, Patronage du dimanche, écoles, etc. pour nous et pour les Sœurs. Il y a huit mille francs pour commencer les travaux; la Providence enverra le reste.

Nous avons rencontré dans ce même village une femme malade, abandonnée des médecins, qui semblait prête à rendre l'âme. Tous les jours son médecin s'étonnait de la retrouver en vie. C'est qu'elle avait demandé au bon Dieu de ne pas mourir sans avoir reçu les sacrements, et le bon Dieu l'exauça. Elle fit sa confession, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec la bénédiction papale, ce qui lui procura une grande joie et une grande consolation. Les larmes aux yeux, elle nous remerciait d'avoir eu pour elle tant de charité. Puis, comme le saint vieillard Siméon, elle demanda au Seigneur de la laisser mourir en paix, heureuse d'avoir obtenu la grâce tant désirée. Dans ce village, nous avons administré sept baptêmes et dix confirmations, béni trois mariages et distribué la sainte communion à plusieurs personnes.

Une traversée difficile. — Un grand péril surmonté.

Appelés pour baptiser deux enfants presque à l'embouchure du fleuve, mais de l'autre côté, nous voulûmes le passer en bateau pour nous épargner deux journées de voyage à cheval et arriver à destination en quatre heures seulement. Le capitaine de la *Marta Galle* nous avait offert, avec beaucoup d'amabilité, une bonne barque montée par quatre rameurs; et le capitaine du *Torino* (vapeur de notre Mission arrivé à Gallegos le dernier jour avant notre départ) nous offrit de nous faire le voyage, mais à condition qu'il n'y eût pas de vent. Mais quand n'y a-t-il pas de vent à Gallegos? Depuis trois jours déjà, nous attendions et le vent ne cessait pas. Nous dûmes nous résigner à faire le voyage à cheval et passer le fleuve à gué, à trente kilomètres en amont. La

fonte des neiges sur les Cordillères avait déterminé une crue notable des eaux, et notre entreprise allait nous coûter de grandes difficultés. Trois mois auparavant, le facteur, passant le premier gué qui se trouve à Kiliaké, avait disparu avec son cheval, et on ne l'a plus retrouvé depuis, ni mort ni vif. Depuis lors, cet endroit inspira un effroi général; et si l'on avait à passer le fleuve, on allait désormais à Guarake, un peu plus en amont, où dans un endroit connu seulement d'un petit nombre, le passage était plus facile mais non pas sans danger.

Arrivés là, nous prîmes un guide très au fait de ce gué. Il nous précéda à cheval pour nous montrer le chemin. Derrière lui venaient nos chevaux non chargés, puis ceux qui portaient nos bagages, et nous enfin, qui devons les pousser en avant. Deux ou trois chevaux seulement suivirent le guide, les autres se jetèrent au beau milieu du fleuve, croyant arriver plus vite à l'autre bord. En vain le guide les appelait, en vain nous les battions: ils allèrent où bon leur semblait. Don Crema et l'autre guide avaient laissé aux chevaux pleine liberté, et ceux-ci, suivant spontanément le premier guide, passèrent facilement. Pour moi, au contraire, à cheval sur un animal assez vif et peu obéissant à la bride, j'ai dû passer un pénible quart d'heure, et peu s'en est fallu que je ne prisse un bain magistral. Mon cheval voulait suivre ceux qui passaient à leur gré. Et comme je m'efforçais de le diriger, il tournait sur lui-même comme la roue d'un moulin, jusqu'à se dresser sur les pieds de devant pour me jeter au beau milieu du fleuve. Je ne fis pas de chute, mais pour éviter un péril plus grand, je dus me résigner et le laisser aller selon son caprice. Il se lança sans retard à la suite des autres montures, qui étaient déjà presque arrivés à l'autre bord; mais ayant eu à nager, il fit prendre un bain à tous les bagages. Depuis une minute déjà, mon cheval était plongé dans l'eau jusqu'au cou, quand soudain nous eûmes une autre surprise: un courant très violent vint nous assaillir et nous entraîner dans une sorte de tourbillon.

Ma pauvre bête faisait des efforts herculéens pour sortir de ce labyrinthe, mais, par trois fois, elle dut s'arrêter, à bout de forces. J'étais sur le point de me jeter dans l'eau pour tenter de me sauver à la nage, mais les habits que je portais et la violence des eaux m'en dissuadèrent. Comme les oraisons jaculatoires me montaient alors spontanément aux lèvres! Dans ma vie, je n'ai jamais tremblé d'épouvante comme alors. Mes compagnons me regardaient, bien effrayés eux aussi, et priaient intérieurement pour moi sans pouvoir m'aider d'aucune autre manière. Il plut au bon Dieu de me faire arriver au rivage sain et sauf, mais trempé comme une soupe. Ma première pensée fut

de rendre grâces à Dieu et à Marie Auxiliatrice de leur puissante protection. Nous continuâmes ensuite notre voyage, laissant au vent le soin de sécher nos habits.

Le soir nous arrivions à Sainte-Croix, où la famille Pedretti, de la Catalogne, nous offrit une généreuse réfection. Pour dormir nous dûmes nous arranger pour le mieux, je veux dire qu'il n'a pas été bien aisé de nous trouver de la place et nous avons pris celle qu'il y avait.

Une nuit accidentée.

Nous étions arrivés à *S. Cruz* demi-morts de fatigue, ayant parcouru en trois jours un espace de 350 kilomètres, avalant de la poussière, souffrant le froid, la faim et supportant mille autres épreuves. Le pauvre Don Crema avait fait, le jour même, une chute de cheval et s'était fortement contusionné la jambe. Nous invoquions donc le sommeil. Mais quelle nuit nous préparait le bon plaisir de Dieu! C'était peut-être pour nous faire exercer la patience.

Notre chambre était un auvent de fer où l'on tond les brebis. Notre matelas était la terre nue, recouverte de la selle de notre monture, comme on a coutume de le faire en Patagonie lorsqu'on loge sous la tente. A travers les mille fissures et à travers le toit lui-même, le vent apportait une telle quantité de poussière qu'il semblait que l'on vécût dans un épais brouillard. Les pierres seules ne purent pénétrer, mais on les entendait battre contre le fer avec un grand fracas. Tout près de notre hangar, il y avait un troupeau de 150 agneaux, chèvres et brebis. Les chevreaux surtout semblaient trouver un plaisir particulier à donner des coups de cornes contre notre hangar. Toutes les cinq minutes environ, on entendait l'un ou l'autre battre ou de la tête ou des cornes, ce qui produisait un bruit si extraordinaire qu'on l'eût pris pour l'explosion d'une mine ou un coup de canon. Les coqs et les poules, effrayés de ce fracas continuel, piaillaient à outrance; trois gros chiens aboyaient avec fureur; quelques vaches se mirent à mugir, des brebis à bêler; enfin, un hibou apprivoisé mêla sa voix désagréable à ce charivari. L'harmonie était parfaite et rien n'y manquait.

Comment s'endormir? Cette musique dura jusqu'au lever du soleil, de sorte que de toute la nuit il fut impossible de fermer l'œil. En vain nous nous retournions sur notre dur oreiller pour nous endormir: à chaque instant un nouveau coup venait nous réveiller. A l'aube, nous nous levâmes plus fatigués que la veille et tout couverts de poussière.

Bénédictio de la petite église. — Un détracteur humilié.

A la station de *S. Cruz*, les maisons ou hangars sont au nombre de 105, et les habitants,

autorités, soldats, femmes et enfants y compris, donnent le chiffre de 255. Au *port* ou *Quemado*, les maisons sont au nombre de 15 et les habitants de 60. On attend en outre un prêtre qui doit s'y établir à demeure, surtout à présent que ces pauvres abandonnées ont élevé une petite église.

Nous fûmes traités avec courtoisie par tous les chefs de la station, à commencer par M. le commandant Jorge H. Barnes jusqu'au dernier officier et jusqu'aux soldats. On nous attendait depuis quelque temps et on avait eu hâte d'achever l'église avant notre arrivée ici.

Ce petit édifice a 24 m. de long et 8 de large; il occupe donc une surface de 192 mètres carrés. La cloche est déjà en place. Les briques ne sont pas crépies et le toit est en bois de pin recouvert de fer. Pour le moment, elle suffit amplement, cette petite église. Je l'ai bénite le 19 mars, jour de saint Joseph, en la plaçant sous le vocable de *S. Cruz* et de *La Sainte Famille*. En présence de toute la garnison, officiers et soldats, et du peuple, j'y ai célébré pour la première fois les saints Mystères. Ce fut un jour d'allégresse pour tous.

A partir de ce jour jusqu'au 25, fête de l'Annonciation, une Mission fut donnée en bonne et due forme; matin et soir un sermon était prêché devant un nombreux auditoire, et durant le jour on donnait l'instruction religieuse aux enfants. Nos fatigues ont été couronnées, grâce à Dieu, d'un succès consolant. J'ai eu la joie sacerdotale de légitimer 7 mariages, de baptiser douze enfants, d'administrer la confirmation à 45 personnes, pour la plupart adultes, de donner un grand nombre d'absolutions, et de faire faire la sainte Communion à une quantité de personnes, dont beaucoup de soldats. Durant notre séjour rapide dans cette garnison, nous avons donc pu faire un bien sérieux.

A Sainte-Croix, nous avons été insultés par un officier qui voulait tourner en dérision la confession; mais nous l'avons efficacement rappelé au sentiment des convenances. Dans un sermon auquel assistaient tous les chefs de la garnison, et lui par conséquent, avec tous les soldats, je venais d'exposer la divine institution et les salutaires effets du sacrement de Pénitence. M'appuyant ensuite sur un trait, je me servis à peu près des expressions suivantes: « En toute ma vie, je n'ai jamais entendu un vrai catholique, instruit et bien élevé, parler mal de ce Sacrement. Qui, en effet, pourrait en parler mal sinon un esprit fort, plus ignorant que méchant, nourri de racontars de journaux et très peu instruit de sa religion? on peut trouver aussi une personne aux mœurs répréhensibles ou bien encore un détenteur injuste du bien d'autrui. Je me rappelle avoir eu à parler un jour de la cou-

fession à un homme de ce genre qui était très riche. Je voulus savoir à qui j'avais affaire et j'appris que tout ce qu'il possédait était mal acquis. Certes, s'il s'était confessé, il eût dû, avant tout, restituer le bien d'autrui. Aussi parlait-il mal du sacrement de la pénitence et se tenait-il loin des confessionnaux. Une autre fois, quelqu'un parlait mal de la confession en ma présence. Mais savez-vous ce qu'il était? C'était un homme perdu de vices, qui menait une vie publiquement scandaleuse. S'il s'était confessé il aurait dû, nécessairement, quitter l'occasion péché et vivre en honnête homme; mais ne le voulant pas, il parlait mal de la confession. Toutes les fois donc que vous entendrez parler mal de ce Sacrement de miséricorde, qui est la planche de salut après le naufrage, dites-vous aussitôt que ce langage ne peut être tenu que par un *ignorant*, ou par un voleur, ou encore par un homme perdu de vices, et vous ne vous tromperez pas. Ne faites donc aucun cas de ses paroles. L'homme instruit, bien élevé et vertueux ne peut pas parler mal de ce Sacrement; au contraire, il le respecte, l'aime et le fréquente. » — Le pauvre officier, entendant tout ce que je disais, changeait de couleur à tout instant, il lui semblait peut-être que tout le monde le regardait. Il baissa humblement la tête et avala sans mot dire la pillule. Depuis ce jour, il n'osa plus dire un mot contre la confession.

Un temps affreux — Un désir non satisfait.

Nous désirions passer le fleuve Sainte-Croix et visiter diverses familles sur l'autre rive. On nous attendait avec beaucoup d'impatience, mais il nous fut impossible d'y aller. Comme le Gallegos, ce fleuve avait grossi considérablement et un vent violent ne cessait de souffler. Le commandant de la garnison nous offrit de nous faire passer dans une barque à voile dont il pouvait disposer; mais la barque se trouvait, depuis huit jours, de l'autre côté du fleuve, et il avait été impossible de la faire venir de notre côté, puisqu'elle avait le vent contraire.

Le samedi soir, la dite barque arriva finalement pour repartir le lendemain dimanche, de très bonne heure. Ce dimanche était déjà fixé pour la célébration de plusieurs mariages, pour la première Communion d'un certain nombre de personnes; nous ne pûmes donc pas profiter de l'occasion. Il nous semblait que c'était une épreuve et ce fut au contraire une grâce du ciel. La matinée était très belle, la mer calme, l'atmosphère tranquille. Tout semblait nous inviter à partir. La barque s'éloigne. Mais une heure après un grand vent se lève et la barque remonte à toute vitesse le courant du fleuve. On ne sait ni où ni comment elle a fini son

voyage; ce que l'on sait, c'est qu'elle n'a pas pu aborder à l'autre rive.

Nous regrettions vivement de ne pas pouvoir visiter ces familles. Aussi avons-nous cherché, en amont du fleuve, un gué pour le passer. Nous en trouvâmes deux : l'un est appelé la maison *Ibañez*, l'autre *Isla de los Pavos* (l'Ile des paons). Il nous fallut, pour arriver, y attendre et revenir, une journée à cheval, pendant laquelle un vent violent soulevait des nuages de poussière. Mais partout on nous fit comprendre l'impossibilité de passer ce fleuve qui, depuis sa crue, n'avait pas moins de 300 mètres de large et dont les flots houleux se soulevaient comme ceux de la mer en fureur. Ce fut à contre-cœur que nous primes le chemin du retour. Le mauvais temps nous contraignit à séjourner quarante-huit heures sous un hangar pittoresque; nous y dressâmes notre tente pour nous préserver un peu de la poussière. Le jour même où nous voulions passer le fleuve, M. le Commissaire de police, qui se trouvait de l'autre côté, se hasarda de venir à la station, mais il faillit y perdre la vie. A un moment donné, on vit la barque emportée par les eaux. Les rames ne pouvaient rendre aucun service tant était grande l'impétuosité des eaux et des vents. Par bonheur la barque alla donner contre quelques écueils. Un des chevaux fut emporté par le courant et on ne l'a plus trouvé depuis. Vous le voyez, ce fleuve est un de ceux avec lesquels il ne faut pas plaisanter.

Retour à Puntarenas. — Résumé du voyage que nous avons fait et du bien opéré.

Grâce aux bons chevaux que nous avions, notre retour de S.-Croix fut aussi rapide que l'aller. Nous arrivâmes à Puntarenas la veille de la Semaine Sainte, précisément au moment où l'on avait besoin de nous. La mauvaise saison venait de commencer. Les derniers jours de notre voyage, nous avons été obligés de briser la glace dans les petits ruisseaux pour nous y laver, le matin, et déjà le vent nous glaçait les mains et les oreilles. Nous n'avions pas si peur du froid que de l'eau et de la neige, et cette dernière tomba le jour de notre arrivée. Deux autres fois, une tombée de grêle nous surprit et dura pendant une demi-heure; mais la grêle ne tache pas.

Notre voyage avait duré 33 jours. Nous avons traversé 16 fleuves, grands et petits, vu 130 lacs, dont 24 d'eau douce, deux d'eau salée, deux pleins de sel et sans eau; les 92 autres étaient à sec. La Patagonie devient de plus en plus sèche; si cela continue ainsi, dans quelques années on trouvera difficilement, en voyage, de l'eau pour les pauvres bêtes de somme.

Voici les points que nous avons touchés : le Col du Guanaco, Piquetavo ou Pec-Roy, Oseao, Saint-Grégoire, Punta Delgada, Gallegos, Coy-le, Cañadon de la Vacas, S. Cruz Cañadon de las Chinas, Lagune de la Lionne, Guaraike, Paleaike, Dina Margnera, Cabezâ del mar. Nous avons parcouru 1950 kilomètres.

Voici un petit tableau du bien, qu'avec la grâce de Dieu, il nous a été donné de faire pendant ce mois de mission.

Baptêmes	32
Confirmations	93
Confessions	90
Communions (dont 20 premières)	68
Mariages	10
Saint Viatique et Extrême-Onction	1
Bénédiction de chapelle	1
Messes solennelles	27
Messes basses	6
Bénédiction de nouvelles Maisons	2

Veillez, Très Révérend Père Don Rua, vous unir à vos enfants pour bénir et remercier la divine Providence qui a été si bonne envers nous et surtout envers moi durant ce long voyage. Nous sommes rentrés sains et saufs à la Maison, bien que nous n'ayons dormi que huit fois dans un lit.

De tout ce long récit vous pouvez voir, mon très Révérend Père, quel besoin l'on a d'un renfort de prêtres dans cette Préfecture Apostolique. Nous espérons que la divine Providence, par votre intermédiaire, leur commandera de se mettre en route pour venir, et bientôt.

Je vous présente mes humbles respects et vous prie de bénir

*Votre fils très humble et très obéissant
en N.-S. et en sa sainte Mère*

MAGGIORINO BORGATELLO
missionnaire de Don Bosco.

TERRE DE FEU

La seconde visite de Mgr. Fagnano à la Mission de la Candelara. — Les premières Sœurs de Marie Auxiliatrice dans cette Mission (1).

Mon très révérend Père Don Rua,

La Mission de Notre-Dame de la Candelara, que j'ai visitée au printemps dernier, promet réellement, comme je l'ai toujours espéré, de devenir grande et florissante.

Située au centre de la Terre de Feu, elle est d'un accès facile à tous les Indiens de-

(1) Mgr. Fagnano a écrit à Turin cette relation avant de s'embarquer pour l'Amérique.

meurant dans la partie septentrionale jusqu'au Détroit de Magellan, et au Sud jusqu'au Cap S. Diego; ce qui veut dire que presque tous les habitants de cette grande Ile peuvent y venir commodément. Les Indiens laisseront, sans aucun doute, l'éducation de leurs enfants aux missionnaires salésiens, et ce sera à leur grand avantage. La société elle-même tirera profit de ce pas vers la civilisation, puisqu'elle pourra utiliser ces Indiens pour explorer les richesses du pays.

Le nouveau village d'Indiens.

Nous venons de commencer la construction du nouveau village qui s'élèvera sur un plateau situé à gauche du Rio, dont l'embouchure est à quelques kilomètres plus loin. A une demie-lieue environ, se trouve le port *Torino*, qui est très praticable et particulièrement propre à favoriser les réunions d'indiènes. Nous avons marqué l'emplacement, qui est de 100 × 100 mètres. Au milieu, nous avons planté une haute croix, avec une perche qui porte le drapeau. De grands chemins de vingt mètres de large ont déjà été tracés. A l'ouest de la place, on verra l'église avec les écoles pour garçons et pour filles situées à droite et à gauche de l'édifice. Derrière s'étendent les habitations pour les Indiens, toutes rangées avec symétrie, et dont chacune occupe la superficie de 25 × 50, avec façade donnant sur la voie; de sorte que l'ensemble forme déjà un vrai village qui fait l'admiration des sauvages.

Ces Indiens ont à présent des limites plus restreintes pour leurs excursions. D'ailleurs ce n'est pas un mal, puisqu'ils ont été chassés de leurs territoires par des particuliers qui, ayant obtenu en location ces mêmes territoires des Gouvernements chilien et argentin, ont mis ces pauvres Indiens dans une nécessité extrême, qui les oblige à voler aux locataires des bêtes à cornes ou des chevaux, et à se voir ensuite traqués sans pitié.

La Mission a besoin d'une provision de bétail, qui serve à l'alimentation comme aussi aux travaux de manutention et à l'éducation professionnelle des Indiens. Il serait utile d'y transporter les bêtes à cornes, que l'on élève facilement dans ces parages, aussi bien pour occuper les Indiens que pour avoir de la viande, de la laine, et du fromage. Il me semble que c'est là le moyen le plus simple et le plus économique à la fois de civiliser ces sauvages. Mais pourrons-nous y arriver avec les provisions ordinaires? Le petit nombre d'animaux que nous y transportons de temps en temps s'évanouit immédiatement, parce que les Indiens, dont l'affluence est incroyable à nos instructions religieuses, doivent nécessairement nous demander leur subsistance. Aussitôt que nos provisions sont épuisées, ces pauvres sauvages sont souvent obligés

de s'éloigner de nouveau pour se procurer des vivres; et nous sommes longtemps à les revoir, soit à cause de la distance soit encore que la pensée de ne point trouver des vivres à la Mission les en tiennent éloignés.

Vous voyez, Père bien-aimé, que le développement de cette Mission exige une quantité plus considérable et de personnel et de ressources matérielles. Aussi est-ce dans le but de vous demander ces secours que je suis venu en Italie.

Voyage et accueils divers.

Le 3 mars, au soir, je m'embarquai sur notre vapeur *Torino* à Puntarenas, pour N.-D. de la Candelara. Cinq religieuses de Marie Auxiliatrice étaient montées sur le même bateau, pour se charger de l'instruction religieuse des femmes et des filles.

Le lendemain à 3 h. de l'après-midi, nous arrivions à l'embouchure du détroit de Magellan, où nous dûmes attendre un temps favorable pour faire la traversée jusqu'à l'embouchure du Rio Grande. A la nuit tombante, un vent violent se déchaîna contre nous. comme si nous avions été en pleine mer. Heureusement que le vaisseau avait jeté l'ancre: Dieu sait combien nous aurions souffert de cette tourmente, surtout les Sœurs. Quand le vent se fut calmé, on leva l'ancre dans le but d'être le 1^{er} avril à l'embouchure du Rio Grande; malheureusement, après trois heures de navigation, le temps recommença à se couvrir et la mer à s'agiter si fort que nous nous vîmes obligés de nous éloigner de la terre et de prendre le large à dix heures du soir. Toute la nuit durant et le jour suivant, la mer était orageuse, de sorte que non seulement les Sœurs, mais les marins eux-mêmes avaient à en souffrir.

Vers minuit la mer s'apaisa et nous cherchâmes à nous rapprocher de la terre, mais nous en étions tellement éloignés qu'il nous devint impossible de la distinguer. Finalement, le 2 avril au matin, nous commençâmes à apercevoir le sommet des montagnes, et à 9 heures, le cap Sunday, qui est situé au nord de l'embouchure du Rio Grande. A dix heures, nous nous trouvions en face du fleuve et pendant une heure nous dûmes attendre la marée pour pouvoir y entrer. A midi précis nous jetâmes l'ancre dans le port *Torino*.

Déjà les coadjuteurs Ferrando et Bergese, qui nous avaient vus, s'étaient préparés à gagner la plage avec des charriots pour prendre nos bagages. Quand nous eûmes jeté l'ancre, la marée baissa et le vapeur se trouva bientôt à sec sur le sable. Don Beauvoir nous fit un accueil plein de cordialité; depuis longtemps il désirait nous revoir. Les coadjuteurs se réjouirent eux aussi de notre arrivée, contents d'avoir des nouvelles des Supérieurs, heureux surtout de voir arriver des coopé-

ratrices non seulement utiles mais indispensables à la Mission, les Filles de Marie Auxiliatrice.

Aussitôt débarqués, nous nous vîmes entourés d'un cercle d'Indiens qui paraissaient émerveillés de voir les Sœurs : leur costume, leur affabilité, leur charité avaient déjà gagné la sympathie de tous. A mesure que nous nous dirigions vers notre Maison, quelques-uns d'entre eux s'approchaient de moi, riant à gorge déployée, sautant de joie et me disant : « Comment allez-vous ? » C'était là tout ce qu'il savaient dire. Arrivés à la Mission, nous vîmes accourir une quantité de femmes, qui venaient voir, comme elles le disaient, le spectacle merveilleux que leur donnait l'arrivée des Sœurs. Quel plaisir pour les filles Indiennes ! quelle joie surtout pour les Sœurs de voir s'étendre devant elles le nouveau champ qui va être témoin de leurs travaux et de leurs fatigues !

Je renonce à vous dépeindre la surprise des hommes et des jeunes Indiens lorsqu'ils entendirent pour la première fois le chant de nos religieuses, qu'ils les virent au travail de la couture et de la lessive. Je dirai seulement que mon cœur, tandis qu'il goûtait à l'avance le futur développement de cette chère Mission, débordait de consolation. C'est qu'il voyait se réaliser le rêve béni de Don Bosco et l'objet de nos plus ardents désirs.

A la recherche des Indiens.

Le lendemain je sortis avec le petit Pierre, qui vous est déjà connu ainsi qu'aux lecteurs du *Bulletin salésien* — je sortis, dis je, à la recherche d'une tribu d'Indiens que je croyais très éloignés de la Mission. En route je fis leur rencontre, et j'appris d'eux qu'ils allaient au-devant des missionnaires pour trouver de quoi vivre et surtout pour avoir en eux une protection contre certains Indiens méchants, et des civilisés aussi pervers que cruels. Ils me racontèrent que les blancs venaient de tuer à coups de fusil deux des leurs et qu'eux avaient réussi à prendre la fuite. Pauvres Indiens ! Quelle nudité ! quelle misère ! Par un froid de 5 degrés au-dessous de zéro, la majeure partie d'entre eux n'avaient pas même une loque pour se couvrir. Pauvres gens ! Arrivés dans le voisinage des premières maisons, ils bâtirent une espèce de tente (*rancho*) et puis ils se dirigèrent sur la Maison de la Mission pour saluer les nouveaux venus. Je ne leur permis pas d'aller voir les Sœurs dans l'état dans lequel ils se trouvaient, mais nous leur distribuâmes avant tout quelques habits, afin qu'ils pussent se présenter décentement. Quand ils furent lavés, ils se rendirent à la demeure des Sœurs et lorsqu'ils les eurent saluées, je les congédiai de nouveau.

Pauvres enfants de la forêt, réjouissez-

vous ! Votre misère a touché le cœur d'un grand nombre d'âmes pieuses, elle a touché le cœur de notre vénéré Père Don Rua, qui vous a préparé un bon nombre de missionnaires sur le dévouement desquels vous pouvez compter ; votre misère a touché surtout tant de nos bons Coopérateurs et généreuses Coopératrices, qui m'ont remis pour vous l'obole de leur charité.

Vénéré Père Don Rua, souvenez-vous que le salut des Indiens de la Terre de Feu, tout assuré qu'il est en raison de la Mission de N.-D. de la Chandeleur, s'opérera plus ou moins promptement suivant la quantité de personnel et les moyens matériels que vous me fournirez chaque année. Veuillez donc continuer à subvenir à nos besoins sans jamais vous fatiguer de recourir à nos bons Coopérateurs et à nos généreuses Coopératrices ; votre parole sera toujours efficace en faveur de mes pauvres Indiens.

Avec la bénédiction du Souverain Pontife et la vôtre je pars content. Je raconterai à mes chers sauvages combien le Vicaire de Jésus-Christ les aime et quel intérêt leur portent le Successeur de Don Bosco et nos dévoués Coopérateurs et Coopératrices. Mon langage, que je mettrai à la portée de leur pauvre intelligence, les remplira de consolation et leurs prières d'actions de grâces ne manqueront pas de monter, ferventes, jusqu'au trône de Dieu.

Veillez agréer, bien-aimé Père Supérieur, l'expression de ma filiale vénération et de la vive reconnaissance avec laquelle j'ai le bonheur de me dire,

Votre fils très dévoué en N.-S. J.-O.

JOSEPH FAGNANO

Préfet Apostolique.

Mission de N.-D. de la Chandeleur.

Rio Grande, août 1895.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Je ne sais réellement comment faire pour rompre mon long silence. Ce n'est certes pas la matière qui me manque : au contraire, il y en a toujours en telle abondance qu'il ne me reste en ce moment que l'embarras du choix. Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est peut-être par crainte de relever avec trop de complaisance le bien qu'il nous a été donné de faire au nom du Maître de la moisson. Mais aujourd'hui, sans retarder davantage, je tiens à vous parler de tout ce qui concerne notre nouvelle Mission.

Animosité entre les Indiens du Nord et ceux du Sud. — Un drame épouvantable.

Depuis ma dernière lettre à Mgr. Fagnano, (mai 1894), dans laquelle je racontais la sur-

prise que nous avaient faite 350 Indiens, nous n'en avons jamais plus vu autant ; ils se contentaient de venir, quelquefois par dizaines, et d'autres fois, mais bien rarement, par centaines. La raison, il faut la voir dans l'hostilité qui existe entre ceux du N.-O. du Rio Grande, sur le territoire desquels se trouve notre Mission, et ceux du Sud, qui n'osent plus paraître comme tribu, parce que ceux du Nord les ont obligés avec menaces de se retirer. Quelques uns, paraît-il, avaient déjà passé le fleuve ; après avoir échangé quelques flèches, ils seraient tombés sous les traits de leurs ennemis. Lorsque Mgr. Fa gnano vint ici pour la première fois, en août 1894, avec le vapeur *Torino*, nous avions dans notre Maison outre une centaine d'Indiens, les uns du Nord, les autres du Sud, tous unis entre eux par les liens du sang, quelques enfants qui savaient déjà leurs prières. Nous espérions leur faire un peu de bien. Peu après eut lieu une scène des plus tragiques dont je crois devoir vous informer.

Le 14 août, sept individus se présentent à la Mission. Les uns étaient des employés du Gouvernement de la République Argentine, les autres des chercheurs d'or. Après avoir profité de l'hospitalité que nous leur avons donnée, ils partent ensemble vers le S. E., disant qu'ils allaient au Cap St-Paul. Pendant longtemps, nous n'avons plus rien su à leur sujet. Le 5 septembre enfin, trois individus qui venaient de passer le fleuve, se présentent à moi, anxieux et languissants. Leur chef me dit d'une voix presque éteinte : « Aidez-nous, mon Père, ils ont assassiné Sanmartin avec deux de ses compagnons, et moi je m'ai pu sauver ma vie que par miracle. »

Quand il eut retrouvé un peu de calme, il me raconta que la veille, au déjeuner, il entendit un cri semblable à celui d'une personne que l'on suffoquait. Ayant levé instinctivement la tête, il avait vu un Indien, du nom de Capelo, qui venait, en compagnie de plusieurs autres, de prendre à l'improviste Sanmartin et deux autres de ses compagnons, les renverser par terre et leur donner, sans mot dire, plusieurs coups de couteau. Il put se dégager de l'étreinte de deux poignets robustes qui l'avaient déjà appréhendé aux épaules pour lui faire subir le même sort, courut à l'unique cheval qu'ils avaient tout près de là, le mit au galop, et rejoignit, après une course de trois milles environ, deux compagnons qui avaient mission de garder les chevaux et les bêtes de somme, leur ordonna de monter en selle sans retard et de tenter à tout prix une fuite d'où dépendait leur vie.

— Mais qui était donc ce Sanmartin que l'on venait de tuer ?

— C'était un homicide. Sa mort prouve une fois de plus la justesse de l'adage : *Dieu a toujours son heure.*

— Et maintenant, qu'avez-vous l'intention de faire, demandai-je au narrateur de cette triste histoire.

— Si vous nous donnez quatre ou cinq hommes, six ou sept fusils, autant de chevaux et des vivres, nous irons venger l'affront qu'on vient de nous infliger.

Il me fut impossible de le contenter. Je leur prêtai cependant ce que je pus, deux de nos chevaux, et le lendemain un de nos confrères les accompagna et chez M. le commissaire de police de Saint-Sébastien et chez le chargé d'affaires du Paramo, pour lesquels je lui remis une lettre urgente. Mais ce n'est qu'après huit longs jours que nous vîmes arriver M. le Commissaire, le juge de paix avec deux soldats et six volontaires, tous bien armés.

J'ai pu m'exempter de les suivre dans leur expédition contre les Indiens, bien qu'ils le désirassent ardemment. Certes, il y aurait eu de quoi m'aliéner les esprits de ceux qui logeaient chez nous. Je leur assurai qu'au lieu de rencontrer des Indiens, ils ne trouveraient probablement que des chiffons, des cendres et des restes d'ossements brûlés ; et c'est ce qu'ils rencontrèrent en effet. Avec le souvenir de ce qu'ils avaient vu, ils revinrent, après quelques jours d'absence, à la Mission et ils y restèrent deux jours. A leur départ, en récompense des services que nous leur avions rendus, nous trouvâmes que quelques sacs de galette avaient disparu, quelques quintaux de viande avaient été consommés et un demi-baril de vin avait été bu. De plus, un des chevaux que nous leur avions prêtés ne nous fut plus rendu.

En mars, le chef de la Police de toute la Terre de Feu vint nous trouver avec cinq gendarmes, pour prendre nos déclarations sur tout ce que nous connaissions de ce triste épisode. Il nous raconta que Capelo, l'Indien, s'était rendu à la maison de l'ex-Ministre anglais, M. Bridget, sur le Canal de Beagle, pour lui dire des injures. Ce dernier, après lui avoir donné les avis opportuns et voyant qu'ils étaient inutiles, surprit l'Indien et lui tira, à bout portant, deux coups de revolver. Si Capelo avait réussi à faire son coup chez M. Bridget, il serait venu, dit-on, en faire autant à notre Mission. Ce prétendu Capelo ne respirait nullement la simplicité du sauvage fuégien ; il avait plutôt l'air d'un gaillard de Buenos-Ayres. Il avait servi quelque temps chez M. le Gouverneur Cornero, qui l'avait emmené avec lui dans cette ville ; mais à la suite d'une infidélité, il perdit la confiance de son maître et fut renvoyé dans la Terre de Feu. Il y commit un homicide. La police se mit à ses trousses et par dépit il se fit assassin, chef de brigands, jusqu'au jour où il paya de sa vie les conséquences d'une éducation laïque et sans ombre de religion ou de morale chrétienne.

Nul n'est prophète dans son pays.

Aujourd'hui je viens vous donner d'autres nouvelles de nos Missions. Je suis heureux de vous dire que nous sommes en bonnes relations avec tous les Indiens de la Terre de Feu. Ceux du N.-O., nous les avons sans cesse autour de nous; ceux du S. E. nous visitent souvent, mais ils séjournent peu, quinze ou vingt jours au plus. Toutes les fois qu'ils arrivent, nous les hébergeons le mieux possible, leur donnant du pain, de la galette, des couvertures, des habits, etc., etc., et nous nous efforçons de leur enseigner un peu de religion. Il est regrettable que leur idiome soit si difficile à apprendre et qu'eux, de leur côté, ne nous comprennent pas facilement non plus. Que de bien nous pourrions leur faire s'ils nous comprenaient! Comme nous aurions besoin d'un interprète! Nous espérons que Louis-Michel Calafate pourrait nous être d'une grande utilité. Mais, ô déception amère, c'est bien le cas de répéter à son égard cette parole de la Sainte Écriture : *Nemo propheta in patria sua*. Nul n'est prophète dans son pays. Tout d'abord, il nous dit qu'il ne savait plus le dialecte indien. Ensuite, il s'exerça au tir de l'arc. Finalement, il me demanda la permission de chercher son frère, qui se trouvait à *Bahia Inutile*. Il partit. Quinze jours après, il me revint dans un état si pitoyable que l'on était mû de compassion rien qu'à le voir. Nous l'avons restauré, vêtu de la tête aux pieds, dans l'espoir que l'expérience de la misère l'aurait rendu sage.... Hélas!.. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés, que ses instincts sauvages le poussèrent à prendre le large de nouveau. Il disparut, emportant avec lui jusqu'à la clef du dortoir. Quand Mgr Fagnano fut ici de passage au printemps dernier, il le fit chercher et reconduire à Puntarenas.

Toutes ces contradictions et difficultés ne nous épouvantent pas; nous espérons toujours gagner quelque âme de plus à Notre-Seigneur et procurer ainsi le salut de la nôtre.

Une cure d'un nouveau genre. — Autres coutumes — Premier enterrement chrétien chez les Onas.

Voici maintenant la méthode dont se servent les médecins fuégiens pour guérir leurs malades. Quelqu'un se sent-il indisposé? aussitôt l'on court chercher le médecin. Celui-ci se fait amener le malade et commande qu'on pratique tout d'abord des frictions sur la partie malade. S'il s'agit de colique, il lui saute sur le ventre, s'y tient ou debout ou à genoux et le comprime de son mieux. Vous pouvez vous imaginer les cris, les gémissements, les soupirs du pauvre patient. Le médecin ne l'abandonne pas pour cela; il

revient aux frictions et ne cesse que lorsque l'épiderme est enlevé et que le sang ruisselle par tous les pores. Lorsque le mal loge ailleurs, aux épaules, par exemple, à la tête, au bras, etc., outre les frictions, le patient reçoit une généreuse distribution de gifles, de coups de poing, dispensés au petit bonheur et avec une telle ardeur que celui qui donne ce genre de soins est plus harrassé que le malade qui les reçoit. En effet, si le patient ne recevait pas ces horions supposés salutaires, il se croirait privé de quelque chose.

Il est vrai que bien des fois, au lieu de guérir, les patients exhalent l'âme au milieu de leurs hurlements de douleur, mais on ne change pas pour cela de méthode. Toutes ces opérations sont accompagnées de gesticulations et de cris vraiment bizarres, de coups de pied à la terre, de crachats et de coups de poing en l'air, comme le ferait un homme qui voudrait intimider l'esprit malin et lui faire prendre la fuite. Les malades s'assujettissent à ces sortes de cures tous les jours et même plusieurs fois par jour. J'ai été témoin oculaire de ce que je viens de raconter, et bien souvent j'ai pu réussir à surprendre le médecin. Tantôt il était temps encore d'empêcher le mal, tantôt, parce que j'étais arrivé un peu trop tard, ma présence n'a fait qu'abrèger ce cruel supplice. Que de fois les Indiens s'adressent à moi, comme au chef de cette Mission, pour me recommander leurs malades, afin que je les guérisse selon leur méthode traditionnelle! Je le renvoie avec une bénédiction, leur recommandant surtout la tempérance, vertu qui leur est si nécessaire pour vivre en bonne santé.

Aux habits que nous leur donnons, ces pauvres Indiens préfèrent de simples peaux de guanacos. Ils sont toujours nu-tête et ils se la tondent souvent. Ils portent une couronne de cheveux comme les Franciscains. En hiver seulement on leur voit aux pieds une paire de sandales de cuir de guanaco. Les femmes fixent leurs touffes de cheveux avec de cordes de tendons de guanaco, les hommes y ajoutent un morceau de cuir triangulaire formant une espèce de couronne ducal. Quand l'un d'eux meurt, les autres changent leur camp de place. Les morts sont enveloppés dans des chapes liées avec des cordes de boyaux, et au moment de l'enterrement, avant de quitter l'endroit où le défunt a été déposé, ils brûlent tout ce qui lui appartenait. Pour ce qui est de leurs enfants, dont ils raffolent, ils se gardent bien de les laisser au missionnaire, et nous n'avons pas réussi encore à leur faire comprendre que nous recherchons ces pauvres petits dans le but de leur faire du bien et non pas de les leur enlever, qu'ils pourront les voir toutes les fois qu'ils en auront le désir, que nous les nourrirons bien, que nous les habillerons, etc.; mais nous avons beau

dire: nous parlons à des sourds; c'est là assurément une des grandes difficultés qui retardera le succès dont le missionnaire espère voir un jour ses travaux couronnés.

Le 27 juin dernier, le père du Capitaine que j'avais baptisé depuis deux jours sous le nom de José Abuelo, mourut d'une gastrique compliquée de pulmonie. C'est peut-être le premier Onas qui ait été honoré d'un enterrement chrétien. Il n'était pas encore mort, que l'un de ses fils voulait déjà le couvrir et l'ensevelir. Et si je ne m'étais pas trouvé là, on l'aurait suffoqué pour lui abrégé les douleurs de l'agonie. Exemple touchant de tendresse filiale, n'est-ce pas? Le mort fut donc enveloppé et lié, suivant la coutume du pays, des pieds à la tête; le lendemain ses fils et quatre autres porteurs le transportèrent, suivis du prêtre, au cimetière des chrétiens. Une croix faite à la hâte précédait le cortège funèbre et fut plantée sur la tombe en mémoire du défunt.

Civilisation barbare. — La voix du missionnaire et son efficacité. — Reconnaissance.

Quelques mineurs, arrivés l'autre jour de Saint-Sébastien, me racontèrent que les gardes de l'*Estancia de Bahia inutile* avaient pris une centaine de guerriers indiens, des femmes et des enfants au nombre de trois cents, pour les transporter à la Mission de Dawson. Seulement le gouverneur de Puntarenas s'y opposa. Que feront-ils donc? C'est leur affaire; ce que je sais, c'est qu'il vaudrait bien mieux pour eux vivre loin de certains civilisés qui sont pires que les barbares. Pour ce qui nous concerne, nous nous exposerons à tous les sacrifices afin de leur faire éviter ce contact pernicieux.

Je viens d'apprendre, T. R. Père Don Rua, qu'à Bahia Porvenir, Bahia Gente-grande et en d'autres lieux du Détroit, les Indiens ont été pris en flagrant délit au moment où ils volaient quantité de brebis. Ne pouvant pas les emporter avec eux, ils en tuèrent en grand nombre; à d'autres ils cassèrent les jambes pour obliger leurs maîtres à les abattre. Ces derniers, après avoir criblé de balles quelques uns de ces Indiens sur le lieu même de délit, prirent un grand nombre de ces moutons maltraités, les empoisonnèrent, et, les laissant étendus sur la place, ils se retirèrent. Les jours suivants les sauvages, revenus pour se profiter de leur butin, emportèrent tous ces moutons empoisonnés et trouvèrent sans doute en les mangeant une mort d'autant plus douloureuse qu'elle était plus inattendue. Nous parlâmes aux *estancieros* en faveur des pauvres Indiens. Quelques-uns dirent que s'ils voulaient s'abstenir de la rapine on leur ferait volontiers cadeau de 20 à 25 brebis par mois. Plaise à Dieu que tous les Indiens veuillent

accepter ces conventions si favorables! On épargnerait ainsi la vie de tant de pauvres malheureux.

Avant de terminer ma lettre je tiens à vous dire, bien-aimé Père, comment je témoigne ma reconnaissance à ceux qui m'ont donné tant de marques de leur bienveillance. J'éternise les noms qu'ils portent en les donnant à nos néophytes dont ils deviennent les parrains; mais je fais cela sans intérêt aucun. Je fais donc savoir au vénéré Don Rua, à nos Supérieurs Don Belmonte Dominique, Don Albera Paul, Don Durando Célestin, Don Cerruti François, Don Lazzero Joseph, Don Lemoyne J.-B., Don Francesca J.-B., Don Barberis Jules, Don Marreco Jean, Don Tamietti Jean, Don Rocca Louis, que c'est pour les obliger de prier pour leurs filleuls que j'ai donné leur nom à nos sauvages et que je me recommande en même temps moi-même à la charité de leurs bonnes prières.

Pardonnez-moi la longueur de ma lettre. Le vapeur *Torino*, que nous attendions depuis cinq mois environ, vient enfin d'arriver. Il nous apporte des nouvelles bien tristes, il est vrai: la mort du cher Don Sala et l'assassinat de Don Dalmazzo; mais il nous est bien consolant d'autre part, d'apprendre le succès du grand Congrès salésien de Bologne et le voyage béni de notre vénéré Supérieur Général en Afrique, en Terre Sainte, etc. Dieu en soit béni! Mais il est temps de finir. Quand vous serez en possession de la présente, vous verrez que vos fils se souviennent sans cesse de leur Père bien-aimé. Veuillez les bénir et vous souvenir d'eux et de leur pauvre Mission dans vos bonnes prières. Veuillez spécialement ne pas oublier celui qui, vous baisant affectueusement la main, a l'honneur de se dire

Votre fils très respectueux en N.-S. J.-C.
et Sa sainte Mère

JOS. MARIE BEAUVOIR,
missionnaire de Don Bosco.



ÉQUATEUR

Vicariat apostolique de Mendez et de Gualaquiza.

Gualaquiza, novembre 1895.

MON VÉNÉRÉ ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le manque de bureaux de postes, occasionné par la révolution qui vient de désoler ces pauvres pays, m'a bien misquel que peu en retard; aussi ai-je à cœur de profiter de la première occasion pour vous faire parvenir une triple relation: la première est le compte rendu d'une Mission pour le temps pascal,

donnée à la très vaste paroisse de Gualaquiza et aux populations de *Cuchipamba*, *Agnacate*, *Rosario*, *Chigiinda*, *Conception* et *Granadilla*; vient ensuite le récit de la solennité avec laquelle s'est célébrée la fête de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice; et finalement, la description d'une distribution de prix avec exposition des travaux exécutés par les internes et externes (garçons et filles) de nos deux Établissements et de la Mission de Saint-François de Sales. Ce sont des nouvelles qui consoleront sûrement votre cœur de père.

Voyage à travers la Mission. — Périls et déceptions. — Les Indiens viennent nous restaurer. — Une malade dans les forêts — Retour à la résidence.

Je dois dire avant tout que même en 1895, nous avons pu célébrer dans la chapelle de Gualaquiza tous les offices de la Semaine Sainte. Qu'il est doux, vraiment, de célébrer les plus grands mystères de notre Rédemption dans ces régions à demi-barbares, au milieu des forêts vierges! J'ai tiré profit du grand concours des fidèles et des sauvages à nos cérémonies pour prêcher une Mission qui, grâce à Dieu, a réussi avec grand profit pour les âmes.

Le lundi de Pâques je pris avec moi un élève, Laurent Facardo, et, après avoir invoqué le Sacré-Cœur de Jésus et Marie Auxiliatrice, nous montâmes en selle, munis d'un autel portatif. A six heures du soir nous étions à *Chuchipamba*, où M. Victor Quintanilla nous reçut et nous traita avec beaucoup de charité. Après souper je confessai quelques personnes; puis je pris un peu de repos sur un lit point trop moelleux, la planche dure. Le matin, je me remis à confesser et durant la sainte messe je distribuai la sainte Communion. Après la messe, je fis un sermon de circonstance.

Me voici donc de nouveau en route pour Rosario, où j'arrivai vers les 11 heures. Pour ne pas perdre de temps, tandis que l'on me préparait quelque chose à diner, je voulus aller à la *Hacienda* de Conception, notre Résidence. Celle-ci baignée par un torrent rapide, est située à une grande distance des autres habitations. Deux chemins s'offraient à moi, l'un de cinq heures, que l'on pouvait faire en grande partie à cheval; l'autre, de deux heures au plus, mais c'est un sentier de chèvres, ou, pour mieux dire, d'oiseaux de proie. On m'a bien dissuadé de prendre ce dernier, en me conseillant de prendre le plus sûr, mais voulant être de retour pour trois heures du soir, je n'écoutai personne. Par malheur, pas une âme ne voulut m'accompagner. Finalement, un individu nommé Jésus Manuel Britto se décida à venir avec moi. Après avoir enfourché un paire de bottes énormes et retroussé ou plutôt lié la soutane sous les aisselles, je pris un bon bâton et nous nous

mîmes en route. Depuis une demi-heure déjà nous avançons lentement et avec de grands efforts quand le guide se tournant vers moi: Père, me dit-il, il n'y a plus de chemin. — En avant tout de même, répartis-je, nous allons faire un peu de bien à ces pauvres chrétiens. Le bon Dieu et la Très Sainte Vierge nous viendront en aide; quand même nous viendrions à tomber, le bon Dieu enverrait ses anges nous relever et pour nous soutenir. —

Vous pouvez me croire, mon bien-aimé Père, nous avons passé par des endroits où la gent ailée peut seule être à l'aise. A l'aide d'un vieux couteau que portait le guide, nous dûmes bien souvent nous frayer un passage sur le bord de précipices tels qu'il eût suffi d'un faux pas pour nous mettre aux portes de la mort. Le moment vint où il ne nous fut plus possible d'avancer. A nos pieds mugissaient les eaux d'un torrent impétueux et rapide... Qu'allons-nous faire? Quelques plantes de *becucos*, espèce de vigne sauvage, nous servirent admirablement. Après les avoir enroulées autour de gros arbres en guise de corde, nous nous laissâmes descendre petit à petit, de sorte que, suspendus entre le ciel et la terre, il nous fallait fermer les yeux à demi pour ne pas nous apercevoir de l'imminence du péril, mais voir seulement l'endroit où nous devions placer la pointe des pieds. Dieu aidant, nous arrivâmes enfin, vers trois heures du soir, plus morts que vifs, à Conception, notre station tant désirée.

Mais là, nouvelle déception pour nous! *L'Hacienda* avait été abandonnée avant les fêtes pascales; toutes les portes en étaient ouvertes, l'habitation était déserte: aucune âme vivante n'y séjournait plus; par conséquent, rien, absolument rien ne s'y trouvait de ce qui eût pu apaiser notre faim ou éteindre notre soif, et certes, à cette heure, nous étions extrêmement affamés et altérés. Revenir par le même chemin était chose impossible; continuer notre route semblait exiger de nous bien trois et quatre heures d'ascension très difficile à la recherche d'une habitation: quant à rester à Conception, il n'y avait pas à y songer.

Dans de pareilles perplexités, il faut bien s'armer de courage, d'espérance et de prière. Après un moment de repos, durant lequel nous avons bien tenté, mais inutilement de provoquer quelque peu la salivation en mâchant une canne à sucre, je bénis les maisons selon les prescriptions du Rituel, et nous entreprîmes la montée raide et fatigante. Dans quel état nous arrivâmes au sommet, Dieu le sait! Quand nous vîmes la longue distance qui nous séparait encore des habitations, nous croyions apercevoir quelqu'un qui venait au devant de nous. Il n'en fut rien. Je priai alors mon compagnon de vouloir me précéder et de m'envoyer quelque refection pour me reconforter; je me sentais épuisé. Il partit, et je le suivais de loin et bien len-

tement. Quelques Indiens que je rencontrais sur mon passage, me firent boire de l'eau de vie, — *agua ardiente* — dans un verre d'eau; ce fut pour moi un soulagement indicible. Peu après, un homme envoyé par mon guide vint m'apporter une autre boisson. Quand je me sentis quelque peu restauré, je me remis en voyage, et comme la nuit venait, du bout de mon bâton j'explorais le terrain où j'allais poser le pied pour ne pas faire de faux pas et rouler ainsi dans quelque précipice.

Après une demi-heure de marche, j'entendis dans le lointain des gémissements et des sons confus. Je pensai sur le champ à diriger mes pas dans la direction de ces bruits, mais l'obscurité m'en empêchait d'y arriver aussi vite que je l'aurais désiré. Cependant le son des paroles devint plus distinct... « Mon Dieu, disait-on, Vierge sainte, Marie Auxiliatrice, faites que ma bru n'ait pas à mourir sans avoir reçu les derniers sacrements! Oh! si le Père François se trouvait ici! » — Cela me suffit pour oublier mon épuiement: j'allais être utile à une âme! Je me présente à la personne qui me désirait si ardemment. C'était une pauvre malade qui, atteinte d'une forte pneumonie, se roulait par terre d'une manière lamentable et bien propre à provoquer la plus vive compassion. Dès qu'elle me vit, elle fut dans la joie. Elle était loin de s'attendre à mon arrivée. Il me fut donné de pouvoir la confesser et de lui inspirer la sainte résignation.

J'aurais aimé passer toute la nuit au chevet de la bonne malade, mais j'avais laissé mon autel portatif à Rosario où tout le monde m'attendait pour les confessions. Après avoir muni la pauvre malade de toutes les instructions dont elle pouvait avoir besoin, je me remis en voyage malgré la nuit épaisse. J'arrivai peu après à Rosario, où je trouvai tout le monde à l'église attendant le moment de se confesser.

Un peu de nourriture, dont je sentais un besoin trop grand pour m'en passer, me réconforta et me disposa à entendre les confessions jusqu'à une heure fort avancée. Ma fatigue fut alors si grande que je ne sentis déjà plus la dureté de mon lit, uniquement composé de planches sur lesquelles je pus reposer jusqu'à cinq heures du matin. Je confessai de nouveau les personnes qui se présentaient, me mis ensuite à dire la sainte messe et à distribuer la sainte communion. Je fis enfin un petit discours à ces pauvres chrétiens, si avides de prendre leur nourriture spirituelle.

Après le déjeuner, nous montâmes en selle et, avec mon jeune compagnon, nous gagnâmes Granadilla, sur les confins de notre vaste paroisse, qui s'étend surtout du côté septentrional et nous y arrivâmes à 7 heures du soir.

A Granadilla, Chigiünda, Cuchipamba, Saint-Joseph et Aguacate, où j'ai reçu une gracieuse

hospitalité de la part de M. Joachin Avila, ce fut un concours incessant de bons chrétiens, qui venaient pour se confesser, entendre la parole du missionnaire, assister à la messe et faire la sainte Communion. A notre retour d'Aguacate pour Saint-Joseph, la terre venant à manquer sous les pieds de mon cheval, je faillis rouler avec lui dans le fleuve Cuchipamba, et c'est par une véritable grâce de Marie Auxiliatrice que j'ai pu échapper à une catastrophe. Dimanche, je célébrai deux messes à Saint-Joseph, et d'une messe à l'autre je conservai le T. S. Sacrement, ce qui fut un véritable événement pour ces habitants. Presque tous se confessèrent et firent la sainte Communion. Pour quelques-uns ce fut la première; je conférai le saint Baptême à plusieurs enfants et observai avec joie que les paroles que j'adressai tant à la première qu'à la seconde messe furent accueillies avec une grande satisfaction.

Nous restâmes en voyage huit jours. Le huitième jour, à huit heures du soir, nous étions de retour à Gualaquiza, littéralement rompus, mais heureux d'avoir pu semer un peu de bien à titre de pauvres instruments entre les mains du Maître de la Moisson.

Le mois et la fête de Marie Auxiliatrice. — Une procession solennelle. — Décret officiel en vertu duquel la solennité du 24 mai est proclamée obligatoire pour la ville et pour la province.

Le lendemain, à notre retour, nous commençons le mois de Marie Auxiliatrice. Non seulement le mois de Marie, mais aussi le 24 mai furent célébrés avec tant de solennité que le souvenir en restera ineffaçable dans l'histoire de la Mission.

Comme dans le sanctuaire de Turin, il y eut chez nous, à partir du 23 avril, tous les jours sermon. La neuvaine d'abord, le triduum et enfin la fête même de Marie Auxiliatrice ont été célébrés avec grande solennité. M. Guillaume Vega, ami de nos Œuvres et notre insigne bienfaiteur, eut soin de faire venir à Gualaquiza quelques musiciens de Sigsig pour rendre plus imposantes les fêtes de l'Ascension et de Marie Auxiliatrice. Une académie musico-littéraire provoqua un immense concours non seulement des habitants de Gualaquiza, mais aussi de ceux des environs; et ce sont surtout les Jivaros qui s'empresaient d'accourir aux sons joyeux de la musique instrumentale. Le soir, après les vêpres et le Salut, l'initiateur de la fête, M. Vega, fit faire à ses frais un beau feu d'artifice qui réjouit la population, mais tout particulièrement les Jivaros, qui n'avaient jamais encore vu un pareil spectacle.

Le jour de la fête de notre Mère céleste, à la messe de Communion, quatre enfants s'approchèrent pour la première fois de la sainte

Table. La grand'messe, que je chantai ensuite, fut religieusement suivie par M. le gouverneur de cette nouvelle province, son secrétaire et M.M. les juges, en grande tenue. La procession solennelle qui se fit après la grande messe défila dans l'ordre suivant: La croix, portée entre deux acolytes, ouvrait la marche. M. le Gouverneur avec sa famille venait presque immédiatement après. Il suivait de près un drapeau de la République; un de nos confrères venait ensuite avec la bannière papale. La statue de Marie Auxiliatrice, placée sur un trône aussi pieux que modeste, fut portée par les mères de famille et les jeunes filles; pour moi, revêtu de la *cotta* et de l'étole, je marchais au milieu de mes confrères. Nous représentions l'autorité ecclésiastique. Les hommes, les femmes, les Jivaros eux-mêmes, marchaient en rangs dans le plus grand ordre. Vingt-cinq soldats environ formaient autour de la T. S. Vierge et des autorités ecclésiastique et civile, une couronne. Divisés en six piquets, ils exécutaient des salves tous les cinquante pas. Dans cet intervalle, tantôt la musique instrumentale se faisait entendre, tantôt le chant des litanies ou d'autres cantiques louaient la T. S. Vierge. Oh! qu'il était beau touchant et pieux le spectacle qu'offrait à nos regards Marie Auxiliatrice, tandis qu'on la portait ainsi en triomphe dans les rues futures de la nouvelle province de Gualaquiza! Comme notre bon Père Don Bosco a dû en être heureux du haut du ciel! A la fin de la procession, M. le Gouverneur passa la revue au son de l'hymne national. Quand toutes les autorités furent réunies, elles décidèrent formellement que Notre-Dame Auxiliatrice serait désormais la Patronne de la nouvelle province de Gualaquiza, et que le 24 mai, jour de sa fête, devrait être solennisé par tous les citoyens, les laïques comme le clergé. Je me crois en devoir de donner ici la traduction de l'acte important qui va laisser dans l'histoire de cette Mission un souvenir des plus glorieux :

Le 24 mai de l'an de grâce 1895 se réunirent dans la ville de Marie Auxiliatrice de Gualaquiza, sous la présidence de M. le Gouverneur de la Province, M. Antoine Moscoso C., les prêtres salésiens D. François Mattana, Supérieur des Missions et du Collège, curé de l'église-mère de cette nouvelle cité et Don Joachim Spinelli, son vicaire, ainsi que le Conseil formé par MM. les juges Nicolas Guillien, Joachim Bravo et le secrétaire soussigné, dans le but de délibérer sur le vocable civil et religieux sous lequel il faudra placer cette ville, de construction récente, et tous à l'unisson furent d'avis: que la nouvelle capitale, Gualaquiza, soit pour toujours, dorénavant, mise, et quant à la politique et quant à la religion, sous le Patronage de la Très Sainte Vierge, connue et honorée sous le nom de Marie Auxiliatrice des chrétiens, et dont la fête se célèbre tous les ans le 24 mai. A cette fin, cette fête est déclarée aujourd'hui obligatoire pour la ville et pour la province,

en reconnaissance des grâces obtenues de la Mère de Dieu, Patronne de la ville et en mémoire de la fondation officielle de cette cité. Il ne reste donc qu'à porter cet acte à la connaissance du Gouvernement suprême, pour en obtenir l'approbation et à le faire publier par un édit un des premiers jours de fête. — Suivent les signatures.

De ce que je viens de dire vous pouvez comprendre, Père bien-aimé, avec quelle splendeur nous avons pu fêter Marie Auxiliatrice. La mémoire de cette bonne Mère ne pourra jamais plus s'effacer de l'esprit et du cœur des bons habitants de Gualaquiza!

Une autre consolation: la fête célébrée en l'honneur de Sa Sainteté Léon XIII. — On attend Mgr. le Vicaire apostolique avec les nouveaux missionnaires. Besoin immense de secours matériels.

Ce fut pour nous une douce consolation de pouvoir assister à la distribution des prix qui clôturait l'année scolaire et à l'exposition des travaux de nos élèves internes et externes, comme aussi des jeunes filles qui fréquentent les écoles de la Mission. La fête était dédiée à Sa Sainteté Léon XIII, sous les auspices de qui fut commencée notre mission et que le bon Dieu voudra conserver, nous l'espérons, bien des années, *ad multos annos*, pour le bien de son Église et le salut de tant de peuples qui vivent encore séparés de cette Mère spirituelle. Prirent part à cette fête: M. le Gouverneur, les juges et MM. Vega, Vasquez et Davila.

L'*académie* s'ouvrit par l'hymne national et un autre chant dédié au Souverain Pontife. Il y eut ensuite des chants et des déclamations (garçons et filles) au succès desquels on ne cessait d'applaudir. Entre autres morceaux sympathiques, les enfants chantèrent l'*École du village*, de notre bien-aimé Vicaire Apostolique Mgr. Jacques Costamagna. Cette gracieuse fantaisie récolta d'interminables bravos. Les spectateurs goûtaient la plus vive consolation. Comme le cœur du Vicaire de Jésus-Christ aurait été consolé s'il avait pu voir arriver aux pieds de son trône les touchantes compositions et les notes mélodieuses adressées à Sa Sainteté par tous ces chers enfants, en partie blancs, en partie Jivaros!

M. le Gouverneur fut si satisfait du succès de la fête et des progrès réalisés dans l'école et dans les ateliers des enfants blancs et de couleur, qu'il voulut en faire rapport au Gouvernement suprême de la République. Si nous étions dans d'autres temps, j'espérerais que le Gouvernement suprême, touché de ce rapport, voulût nous envoyer quelque léger secours..... Mais hélas! Secoué par tant de guerres et par tant de révolutions, il a autre chose à faire qu'à s'occuper de nous. Et pourtant nous sommes ici les mains vides. Notre confiance repose toute entière en la divine

Providence et dans le secours de Marie Auxiliatrice !

Quand vous recevrez ma lettre, notre vénéré Vicaire Apostolique, Mgr. Costamagna, sera déjà en voyage avec une nombreuse phalange de Salésiens et de Sœurs de Marie Auxiliatrice. Oh, qu'ils nous viennent bientôt ces chers confrères ! qu'ils nous viennent bientôt notre bien-aimé Supérieur ! Nous les attendons vraiment à bras ouverts. Mais de grâce, Père bien-aimé, si vous ne les avez pas munis d'un grand nombre de bagages, d'outils pour les ateliers, d'ornements sacrés, d'habits pour eux et pour les Indiens, et de ressources pécuniaires, faites-nous la charité de ne point tarder et de les expédier bien vite ; si vous attendez leur arrivée, nous serons dans de cruels embarras.

La Mission promet un avenir splendide ; dès aujourd'hui, nous pouvons faire les meilleures conjectures. Mais à cause du défaut de ressources, il faut progresser lentement. Ici, comme vous le savez, nous manquons de tout, et notre espérance, après Dieu et Marie Auxiliatrice, repose en vous, bien-aimé Supérieur et en la charité de nos bons Coopérateurs d'Europe. Après l'incendie de notre Maison, nous avons encore pu abriter d'autres enfants, outre ceux que nous avions auparavant. Les demandes d'admission sont toujours très nombreuses. Les Jivaros nous donnent les meilleures espérances de civilisation chrétienne. Mais nous sommes dépourvus de secours matériels ; eux ne savent où placer leurs enfants : quel crève-cœur pour nous ! De grâce, Père bien-aimé, aidez-nous à réaliser de si belles espérances.

Veillez bénir tous les confrères de cette Mission, nos élèves blancs, nos Jivaros, et tout spécialement celui qui a l'honneur de se dire,

*Votre fils très affectionné en N. S. J.-O.
et sa sainte Mère*

FRANÇOIS MATTANA,
missionnaire de Don Bosco.

A TRAVERS LES RELATIONS

DE NOS MISSIONNAIRES

GLANES

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. —

Progrès des Œuvres salésiennes à Rosario de Santa Fé. Le Supérieur des Œuvres salésiennes de Rosario de Santa Fé nous donne une série de très intéressantes nouvelles touchant les progrès de l'apostolat des fils de Don Bosco dans cette populeuse cité de plus de 100,000 âmes.

Ces progrès se répartissent sur une période de six années.

En 1890, les fils de Don Bosco au nombre de huit, louaient une modeste habitation où, sous l'égide de saint Joseph et avec l'appui généreux des Coopérateurs, ils installaient un Patronage du dimanche, une école primaire, des cours d'adultes, et deux petits ateliers—menuisiers et cordonniers. En même temps, ils convertissaient en chapelle une salle où bientôt de nombreuses personnes du voisinage trouvèrent la facilité de pratiquer leur religion. Deux ans après, le défaut de personnel et l'insuffisance du local les obligèrent à supprimer les deux ateliers naissants. Un peu plus tard, grâce à la location d'une cour et d'une mesure attiguës au premier local, ils purent prendre quelques internes, répondant ainsi aux désirs des colons européens, qui abondent dans cette province. A ce moment-là, ils exerçaient leur action sur 350 enfants—internes et externes.

Mais une agglomération aussi considérable, dans un local étroit s'il en fût, appelait des agrandissements. Aussi Don Costamagna, alors Inspecteur des Œuvres salésiennes de la République Argentine et maintenant évêque titulaire de Colonia (d'Arménie), s'empressa-t-il d'acheter un vaste terrain. L'acte de vente fut passé en la fête de saint Gaëtan, le Saint de la Providence. Certes, le démon ne partagea pas notre joie ; et les malveillants ne manquèrent pas de traverser nos projets.

D'après les indications de Mgr. Cagliari et de Don Costamagna, on bâtit, sur un plan d'ensemble, une partie du futur édifice, à la salésienne s'entend, c'est-à-dire sans ressources, et l'on jeta les fondements d'un autre corps de bâtiment de 45 mètres de long sur 7 de large. Le 1^{er} janvier 1895 eut lieu la bénédiction solennelle des divers locaux. Cette bénédiction, donnée par le Supérieur intérimaire, Don Vespignani, produisit des fruits abondants. De fait, la maison ne tarda pas à se remplir d'orphelins ou d'enfants abandonnés, de sorte que le tout premier Établissement dû être consacré exclusivement à l'Externat. A cette occasion, nos confrères, en vrais fils de Don Bosco, s'imposèrent des fatigues et firent des sacrifices que l'insuffisance du personnel rend particulièrement méritoires.

Au mois de mai suivant, Don Vespignani, cette fois en qualité d'Inspecteur nommé, permit de commencer un vaste local destiné à servir de chapelle. Ce local se compose de deux corps de bâtiment à angle droit, l'un de 34 mètres de longueur sur 7 de large et l'autre de 14 mètres seulement ; la hauteur uniforme est de 7 m. 50. Grâce à cette disposition, les élèves peuvent assister aux offices sans être le moins du monde dérangés par les fidèles du dehors qui fréquentent l'église.

Au commencement du mois d'août, les travaux étaient terminés, et le 18 du même mois, la nouvelle chapelle était solennellement inaugurée par Mgr Cagliari, assisté de Don Vespignani et de Don Vacchina ; ce dernier était venu tout exprès de sa lointaine mission de Rawson (Patagonie centrale).

S. G. M^{re} Cagliari donna à nos Coopérateurs une conférence du plus pieux intérêt. Nos enfants, offrirent à nos bienfaiteurs une séance récréative de tous points réussie. Le prieur et la prieure de la solennité firent de grandes largesses en bonbons, vins exquis, jouets et autres choses très peu désagréables, que les enfants de tout âge et de tous pays se résignent facilement à recevoir.

Nos chers Supérieurs profitèrent de cette occa-

sion pour donner six jours de retraite aux enfants des Patronages de garçons et de filles de la ville.

Nos confrères, armés de leur confiance en la Providence de Dieu, attendent, pour étendre leur apostolat, d'avoir du renfort et des ressources. Ils comptent aussi, et de tout leur amour filial, sur l'appui de notre vénéré Recteur Majeur, dont les prières, à elles seules, sont déjà une force incalculable.

Nos chers Coopérateurs ne manqueront pas de s'unir aux prières du Successeur de Don Bosco, sans laisser pour cela de lui fournir les moyens de venir en aide à ceux de ses enfants qui sauvent des âmes aux pays lointains.

Un nouvel Observatoire météorologique salésien à Buenos-Ayres.

Le 24 juin dernier, pendant que nous célébrions à Turin la belle solennité de la Saint-Jean-Baptiste, en même temps que la fête de notre vénéré Fondateur et de notre Recteur Majeur actuel, les Salésiens de la Plata nous renvoyaient comme l'écho de cette solennité : nous voulons parler de l'inauguration d'un nouvel Observatoire météorologique récemment construit dans le Collège Pie IX d'Almagro (Buenos-Ayres), qui porte le nom du regretté M^r Lasagna, en mémoire de cet évêque bien-aimé, notre glorieux frère en Don Bosco, auquel, dans les Républiques de l'Amérique méridionale, la science ne doit pas moins que la religion.

A 2,30 de l'après-midi, M^r Ladislas Castellano, archevêque de Buenos-Ayres, procédait à la bénédiction de l'édifice. Le parrain et la marraine étaient : S. E. le Président de la République M. le docteur Uriburu, et sa digne compagne, M^{me} Eléonore Tezanos-Pinto de Uriburu.

La cérémonie terminée, Don Joseph Vespignani, Inspecteur des Maison salésiennes de la République Argentine, prit la parole sur les progrès continus de l'Œuvre salésienne en cette République. Don L. Morandi, directeur de l'Observatoire météorologique du Collège salésien de Villa Colon, venu tout exprès de Montevideo pour cette inauguration solennelle, prononça ensuite un discours intéressant sur l'histoire et l'importance des études météorologiques. Les élèves du Collège exécutèrent alors un très bel hymne de circonstance avec accompagnement de musique instrumentale, et représentèrent une comédie qui eut le don de faire passer un très agréable moment à la nombreuse réunion, d'ailleurs très favorablement impressionnée par la visite aux divers ateliers de cet Établissement salésien.

Le procès-verbal de la cérémonie dont nous venons de parler fut signé par la majeure partie des personnes présentes, et M. le docteur Uriburu voulut bien avoir des paroles de louange et d'encouragement pour les Salésiens placés à la tête de ce Collège, et faire des vœux pour les continuateurs de Œuvre si bienfaisante de Don Bosco.

Nous formons des vœux, nous aussi, pour que ce nouvel Observatoire, enrichi des meilleurs instruments d'observation directe et graphique, puisse, sous l'habile direction du jeune prêtre salésien Don A. Del-Carria, rendre des services importants à la météorologie dynamique de la Plata.



Guérison miraculeuse. (1)

J'éprouve une particulière consolation à pouvoir, moi aussi, attester publiquement la grâce merveilleuse et de premier ordre que la Vierge Auxiliatrice, par l'intercession de son très chaste Époux, a daigné nous accorder le jour même de la fête de ce glorieux Saint, en faveur de notre cher confrère, Don Maestri. Souffrant d'une néphrite diabétique, il gardait le lit depuis trois mois, lorsque la violence du mal lui fit perdre la vue. Les médecins traitants et les infirmiers me dirent catégoriquement et à plusieurs reprises qu'il était perdu. En cette terrible conjoncture, la pensée nous vint de recourir uniquement aux moyens surnaturels : nous commençâmes donc, sur le champ, une neuvaine de prières et de communions à notre bonne Mère Marie Auxiliatrice, et par les mérites du glorieux saint Joseph, dont la neuvaine commençait précisément ce jour-là. D'abord, rien ne parut autoriser la moindre espérance, et le malade baissait si visiblement que notre vénéré Don Cerruti, de passage parmi nous, me conseilla de lui administrer promptement l'Extrême-Onction. Mais notre confiance croissait à mesure que s'évanouissait toute espérance humaine ; le malade lui-même, dans ses moments lucides, répétait : il est convenable que tout espoir nous soit ôté, si la grâce implorée doit vraiment venir toute entière d'En Haut.

Cette prévision se réalisa. Le jour même de la Saint-Joseph, la guérison commença, lente, sans doute, mais pour ne plus s'arrêter, au point que notre cher malade célébra déjà la sainte Messe sans être assisté, et peut, quand le temps est beau, descendre dans la cour, à la grande joie de toute la maison.

Nous ne sommes pas seuls à nous réjouir de cette grâce, la ville entière en parle, et nos enfants, à la vue de Don Maestri, disent volontiers : Voici le mort ressuscité par Marie !

Nous avons promis un pèlerinage d'actions de grâces, et nous l'avons fait au sanctuaire de la *Madone du Feu*, à Forli, où nous avons reçu de Mgr l'évêque, du Collège Saint-Louis de Gonzague et de toute la po-

(1) Voir *Bulletin* de septembre dernier, pag. 205.

pulation l'accueil le plus cordial. Il me semble toutefois nécessaire que cette guérison tout à fait merveilleuse soit publiée dans le *Bulletin salésien*. Grâce à cette publicité, nous aurons le bonheur de faire naître au loin et en des cœurs nombreux, le besoin de reconnaissance qui a dicté à l'heureux miraculé et à votre serviteur les deux relations que vous venez de lire.

J.-B. RINALDI.

* * *

Ce n'est jamais en vain qu'on recourt à Marie.

Le 11 février dernier, l'aîné de nos enfants, notre cher petit Joseph, âgé de sept ans, fut atteint d'une forte pleuro-pneumonie. Le médecin, appelé sans retard, trouvant chez le petit malade les symptômes de ces graves maladies, ne nous donna guère d'espoir; trois autres médecins, à la suite d'une consultation en règle, furent du même avis. Ce douloureux arrêt plongea toute la famille dans une véritable consternation. La violence même de nos angoisses nous fit recourir sur le champ et avec la plus chrétienne confiance à Celle que l'on n'invoque jamais en vain.

En conséquence, après avoir envoyé une offrande à Don Rua pour la célébration d'une messe en vue d'obtenir la guérison du pauvre petit malade, nous avons promis, si la Vierge Auxiliatrice nous rendait notre cher petit Joseph, de faire publier cette grâce insigne dans le *Bulletin salésien*. En même temps, nous redoublions de confiance et de ferveur dans nos prières.

Ce serait à crier au miracle. En effet, à peine avions-nous formulé notre promesse, tout symptôme inquiétant disparut aussitôt, et à leur retour les docteurs, à leur profonde surprise, trouvèrent leur jeune client en bien meilleur état.

Aussi, quelques jours après, notre cher petit Joseph put quitter le lit. Sa convalescence a été aussi heureuse que rapide, et il est maintenant plein de vie et de force. Pour témoigner à la Vierge Auxiliatrice notre gratitude, pour lui rendre honneur et nous acquitter de notre promesse, nous désirons que la présente relation soit publiée.

Les heureux parents

JOSEPH et ANGÈLE BORELLO.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Don Carmel Impelluso Pappalardo, de *Florida*, envoie une offrande de dix francs, en reconnaissance de la guérison de sa mère.

Aristille Cecchetti, a obtenu pour son frère une grâce de préservation, au cours d'une épidémie de fièvre jaune qui a fait dans l'Amérique du Sud un grand nombre de victimes.

Mademoiselle N. L., de *Turin*, a obtenu la guérison de sa mère.

Un anonyme de *Borgomanero* envoie 20 francs à la Madone de Don Bosco en signe de gratitude.

Ch. Louis M. T., de *Foglizzo*, reconnaît avoir échappé miraculeusement au service militaire.

M. C. M., de *Butigliera d'Asti*, a été guéri d'une terrible et longue névralgie au bras, à la suite d'une neuvaine à Marie Auxiliatrice, avec promesse de se rendre, comme elle l'a fait, dans l'église de *Turin*, pour remercier sa céleste Bienfaitrice en faisant célébrer une messe, en s'approchant des sacrements et en offrant pour les Œuvres salésiennes une aumône qu'elle renouvellera chaque année.

Elviro et Hermeline Manscrati, de *Mirabello*, se réjouissent de la guérison de sa mère, qu'une bronchite chronique avait condamnée au lit durant plusieurs mois, et réduite presque à l'extrémité.

Thérésine Ughini, de *Potenza*, a été délivrée d'un mal d'estomac très grave, après avoir fait une fervente neuvaine, à laquelle sa maîtresse, Madame Vimercati, a bien voulu s'associer.

Monsieur Louis Buiatti, de *Torreano*, après avoir supplié la Vierge de Don Bosco, a trouvé, contre toute espérance, quelqu'un pour le soigner avec charité; aussi a-t-il pu guérir, en échappant à l'amputation du pouce, jugée indispensable par les médecins.

G. F. d'*Arigliana*, a vu avec bonheur son fils revenir sain et sauf de la triste campagne d'Abyssinie.

Ch. Pierre Acerbis, de *Cornate*, à la suite d'une neuvaine, a vu son frère vengé d'une calomnie et réintégré dans l'emploi d'où cette calomnie l'avait fait chasser.

Joseph Schuster, de *Marillapfar (Salzbourg)*, atteint d'un violent tiphus cérébro-hypogastrique, s'était recommandé à l'Oratoire Salésien de *Turin*. On y commença une neuvaine à Marie Auxiliatrice; le malade se sentit aussitôt plus tranquille. Le mal perdit de sa violence, et bientôt la guérison fut un fait accompli.

Angelo Cavallero, menuisier, *Turin*. — Amélie C., *Turin*. — François Spinelli, *Cipressa*, avec une offrande de 5 fr. — C. T., *Faido*, pour avoir été délivrée d'une terrible et perfide maladie. — Marianna di Tamacca, *Palermo*. — Michela V. Rapo, *Sonmariva*. — Une Coopératrice salésienne de *Saint-Germain de Verceil*. — L'abbé Olinthe Migliorini, au nom de la Coopératrice salésienne Elisabeth Migliorini, de *Calogna de Vénétie*. — Deux familles, coopératrices de l'œuvre salésienne de *Ville-franche (Cagliari)*. — Jean Caviglioli, séminariste, *Borgomanero*. — Florent et Emmanuel Bonetti, *Molveno*. — Sœur B. M., *Beithgemal*. — François Gennero, *Olvera*. — Thérèse de Bernardi. — Angèle Monticone, *San Damiano d'Asti*. — Louis Albero, *Moretta*. — Placide Ariano Bianze. — Thérèse Capo, *Farigliano*. — Joseph Albertino, *Turin*. — Annunziata Giannotti, *Turin*. — Joseph Vacchetta, *Laloggia*. — Louis Gastaldi.





Le mois des morts, par l'abbé P. Picus. — Un grand in-16 de 126 pages. — Prix: 0,75; franco: 0,85. Nice, librairie salésienne, 1, place d'Armes.

A l'approche du mois de novembre, nous sommes heureux de pouvoir recommander un ouvrage d'actualité, édité par l'Œuvre de Don Bosco à Nice.

Sous ce titre: *Le Mois des morts*, M. l'abbé Picus, à qui les âmes doivent déjà de nombreux et solides ouvrages ascétiques, offre aux amis du Purgatoire une méditation pour chaque jour du mois. Cet opuscule a le mérite peu ordinaire de traiter avec une émotion toute chrétienne et d'une façon parfaitement théologique un sujet qui n'est pas précisément habitué à ces égards.

C'est dire que l'on n'y trouvera pas le pseudo-mysticisme plus ou moins névrosé de certains écrits de ce genre.

La pensée dominante de ces pages excellentes est tout entière en ces paroles de l'auteur: « *Si nous fréquentons le Purgatoire en sauveurs maintenant, ce lieu saint et redoutable nous sera propice quand nous irons l'habiter.* » Si l'opuscule devait avoir une épigraphe, nous n'en voudrions pas d'autre que ces paroles.

La table des matières du *Mois des morts* dira à nos chers lecteurs combien ils trouveront dans ces pages de hautes pensées et de généreuses inspirations.

I. II. Communion des saints. — III. Le premier vendredi du mois en purgatoire. — IV. Le purgatoire et le Sacré-Cœur. — V. Le purgatoire. — VI. Laissez venir à moi les petits. — VII. VIII. *Descendit ad inferos.* — IX. Le purgatoire mérite notre vénération et notre amour. — X. Marie et le purgatoire pendant la mort. — XI. Marie et le purgatoire. — XII. Le *Salve Regina* au purgatoire. — XIII. Le purgatoire et les Anges. — XIV. Le salut du purgatoire ennoblit ceux qui le font. — XV. Amabilité des âmes du purgatoire. — XVI. Le salut des naufragés du purgatoire est facile. — XVII. Le salut des âmes du purgatoire est une occupation grandement utile à ceux qui s'y adonnent sérieusement. — XVIII. Suite du précédent. — XIX. Le salut des âmes du Purgatoire est une œuvre excellente. — XX. Le salut du purgatoire est un travail consolant. — XXI. Beauté de la mort chez les catholiques. — XXII. XXIII. XXIV. Satan hait le purgatoire. — XXV. Moyens employés par Satan pour empêcher les chrétiens de la terre de secourir leurs frères du purgatoire. — XVI. Moyens employés par Satan pour empêcher le salut du purgatoire. — XXVII. La réparation. — XXVIII. Les moyens. — XXIX. La Messe et le purgatoire. — XXX. La fournise.

Il a quatre ans. — C'est l'âge ou l'enfant se fait aimer par ses réparties fines et naïves à la fois.

A trois ans on se le disputait déjà; cette année, il repromet de multiplier ses visites.

Qui? Mais qui donc?

Mais l'*Almanach de Don Bosco*, édité par la Maison de Lille.

C'est une œuvre d'orphelins, d'enfants. C'est dire combien il est aimable: l'enfance donne à ce qu'elle touche un cachet de fraîcheur et de naïveté qui plaît à tout le monde.

L'an dernier ce cher petit a charmé vos loises; il veut maintenant encore porter la joie dans vos longues soirées de famille. Savez-vous son nom?

C'est toujours l'*Almanach de Don Bosco*.

C'est un beau conteur dont l'aimable cause-rie fait goûter de bien douces émotions. Sa conversation est fortement imagée. De plus, de temps à autre, il vous met sous les yeux de charmantes gravures qui donnent plus de coloris à ses paroles; il vous narre aussi, en un style châtié, la biographie des actualités du moment, et il sait vous en montrer les traits avec un merveilleux à propos.

C'est encore l'*Almanach de Don Bosco*.

Il s'offre à vous, chers lecteurs, cet enfant, c'est un orphelin. Donnez-lui une famille. Ouvrez-lui vos portes et vous le verrez apparaître avec un bel habit où 8 couleurs différentes se mêlent agréablement et dont le chatolement lui donne un cachet véritable de distinction. Le voulez-vous moins riche? Il viendra vous honorer avec une mise plus simple, deux couleurs seulement.

Qui pourrait résister au désir de le posséder? Il faut si peu d'ailleurs pour l'attirer chez soi et se procurer cet ami de tous les jours! Pour la modique somme de 0,50 (franco 0,70) il descendra chez vous de toute la vitesse de ses jambes de quatre ans. Pris en nombre il ne coûte presque rien: on donne: 7 pour 6. — 16,12. — 70,50 — 145,100 — 700 500.

Cependant si parmi vous, chers lecteurs, il en est qui ne veulent pas se laisser vaincre en générosité, ils pourront abandonner leurs remises au profit des orphelins. C'est une occasion nouvelle de nous venir en aide dans la lourde charge de l'éducation de centaines d'enfants recueillis dans notre Maison.

Nous comptons sur notre bienveillance. Attirez chez vous notre *Almanach*, faites-le connaître. Dès qu'on le connaîtra on l'aimera, et quand on l'aimera, on l'achètera (1).

Il forme une belle brochure qui peut être donnée comme étrennes ou récompense, qui peut être mise entre les mains de la jeunesse, car elle est toute pleine d'enseignements moraux de la plus haute importance:

Existe-il une personne de vos connaissances qui s'occupe de propagande? Mettez-la en rapport avec nous. Parlez lui de notre *Almanach*. En agissant ainsi vous prendrez une part active à l'Œuvre des Salésiens et vous aurez coopéré à la Mission que nous a léguée Don Bosco.

(1) Le demander dans toutes les Libraires salésiennes.



Vient de paraître ⁽¹⁾ une nouvelle édition

DE

LA SAINTE COMMUNION

par l'abbé BERNARD ARATO, docteur en Théologie.

Traduction approuvée par l'auteur et honorée d'une lettre d'approbation de

S. G Mgr ROBERT, évêque de Marseille,

et des suffrages motivés de l'Épiscopat de France

Un bel in-16 elzévir de XXXVIII—301 pages. Prix net: 0,70; franco: 1,00.

Dans un but d'apostolat, le prix de vente a été réduit le plus possible

NOTA — Pour faciliter la propagande si importante de cet excellent ouvrage, les Éditeurs feront les remises suivantes: 7 exemplaires pour 6; 15/12; 60/50; 140/100; 700/500.

Un colis de 5 Kilos contient 18 exempl. Port: 0,80 gare: 1,05 domicile.
— 3 — 10 — — 0,60 — ; 0,85 —

La Librairie salésienne de l'Oratoire Saint-Léon, à Marseille, a rendu un très grand service aux âmes en éditant, l'année dernière, à pareille époque, sur la *sainte Communion*, un opuscule traduit de l'italien. Le texte original, d'une charmante simplicité de forme, est l'œuvre d'un théologien distingué, aussi pieux que docte, M. l'abbé BERNARD ARATO, ancien élève de l'Oratoire de Don Bosco à Turin. Cet excellent prêtre a réuni en un corps de doctrine populaire tout ce qui regarde le culte et la réception de l'adorable Sacrement de nos autels; nos lecteurs pourront s'en rendre compte en lisant, à la suite de cet article, la TABLE DES MATIÈRES complète de l'ouvrage en question.

Quant à la portée doctrinale et à la valeur pratique de cet opuscule, nous ne pouvons mieux les apprécier qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs la lettre d'approbation de S. G. Mgr. Robert, évêque de Marseille.

Mon cher Père,

J'approuve de grand cœur votre projet de publier la traduction française de l'ouvrage italien de Don Bernard Arato sur la sainte Communion.

On ne saurait trop instruire les chrétiens sur l'obligation de participer à la sainte Eucharistie. S'en tenir éloigné, c'est se condamner à la mort, ne s'en nourrir que fort rarement, c'est affaiblir sa vie. Mais, d'autre part, s'en approcher avec des dispositions mauvaises ou tout à fait insuffisantes, c'est changer cette nourriture divine en un vrai poison de l'âme.

L'auteur du présent catéchisme sur la Communion tient bien en garde les fidèles contre ces deux écueils également funestes, en leur exposant une doctrine toujours saine, pieuse et solide. Aussi a-t-il mérité les éloges de Mgr Riccardi, archevêque de Turin et de Mgr Boraggini, évêque de Savone.

Je m'associe aux éloges et aux vœux de ces vénérés prélats.

Je verrai donc avec une grande satisfaction ce volume, traduit en français, se répandre dans mon diocèse, pour l'instruction et l'édification des âmes.

Agré, mon cher Père, l'assurance de mon affectueux dévouement.

✠ LOUIS, évêque de Marseille.

Marseille, le 13 juin 1895,
en la fête du Corps de N.-S. Jésus-Christ.

Au R. P. DON BOLOGNE

Supérieur des Œuvres salésiennes de France,
Oratoire Saint-Léon. MARSEILLE.

(1) A la Librairie salésienne de l'Oratoire Saint-Léon, 78 rue des Princes, Marseille. — Se trouve aussi dans toutes les Librairies salésiennes de France et de l'Étranger, ainsi que dans toutes les autres Librairies catholiques.

La traduction, digne en tous points du texte original, qu'elle rend toujours en un français très pur, en garde toute la clarté, toute la précision, toute la saveur de piété suave et forte.

Voici des extraits notables des lettres épiscopales adressées à Don Bologne :

Mgr GOUTHÉ-SOULARD, archevêque d'Aix :

« Voici mon jugement: cet ouvrage est très méthodique, bien doctrinal, il donne exactement la pratique envers la sainte Communion pour le commun des fidèles pour les personnes pieuses et pour les personnes très dévotes: communion fréquente et même tous les jours. En suivant l'enseignement et les conseils de votre auteur, on est sûr de marcher dans le bon chemin et de communier saintement. Je n'hésite pas à le recommander à mes diocésains et aux âmes pieuses, qui, Dieu merci, sont nombreuses chez nous. »

Mgr GILBERT, évêque du Mans :

« J'ai lu avec attention et intérêt l'opuscule de Don Arato sur la sainte Communion, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. En dehors des théologies proprement dites, je ne connais aucune publication sur cette matière qui m'ait plus satisfait. Sous une forme simple qui permet à tout le monde de la comprendre et d'en profiter, rien de ce qui est vraiment utile n'y a été omis: tout est très clair, très sûr et très pieux. »

« Je souhaite à ce travail, mon Révérend Père, le succès qu'il mérite et une large diffusion qui serait un bienfait pour beaucoup d'âmes. La science religieuse, même chez un grand nombre de bons chrétiens, est aujourd'hui bien courte: c'est les servir très utilement que de leur donner, au prix d'une lecture facile et attrayante, des vues solides sur la substance de leur piété. »

P.S. — Je signalerai en toute bonne occasion cet excellent petit volume: veuillez m'en envoyer 7 ou 8 exemplaires.

Mgr JAUFFRET, évêque de Bayonne :

« Le précieux suffrage donné par le vénérable et savant évêque de Marseille à l'ouvrage La sainte Communion de Monsieur l'abbé Arato, dont vous avez l'obligeance de me communiquer un exemplaire, aurait suffi pour l'accréditer dans plus d'un diocèse et tout particulièrement dans le mien.

Vous m'exprimez néanmoins le désir que je le recommande aussi moi-même. Je le fais bien volontiers, obéissant en cela à mes propres sentiments.

En lisant ces pieuses pages, on comprend mieux l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous, *on en mesure mieux, comme le disait saint Paul aux Ephésiens, la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur*: ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo, et sublimitas, et profundum: scire etiam supereminenter scientie charitatem Christi.

Aussi je conseille à mes chers diocésains la profitable expérience. »

Mgr BERTHET, évêque de Gap :

« Je m'associe bien volontiers au suffrage qu'a donné Monseigneur l'Évêque de Marseille à l'ouvrage : La sainte Communion.

Plus que jamais, il est nécessaire de rappeler aux âmes les dispositions avec lesquelles elles doivent s'approcher de la sainte Eucharistie. Cet auguste sacrement est la source de la vie divine; c'est donc là qu'il faut la puiser, si l'on veut qu'elle coule avec abondance dans notre pauvre société. Et quel besoin n'en a-t-elle pas ?

Je verrai avec plaisir cette publication se répandre dans mon diocèse et prendre place dans toutes les bibliothèques pieuses, assuré qu'elle y produira de grands fruits. »

S. E. le Cardinal LECOT, archevêque de Bordeaux :

Son Éminence me charge de vous écrire qu'Elle est heureuse de joindre sa recommandation, à celle de Monseigneur l'Évêque de Marseille, en faveur du livre à la fois si pieux, si attrayant et si utile, que vous avez publié sur la sainte COMMUNION.

Son Éminence n'a que la traduction en français de ce très intéressant opuscule; mais cette traduction a tout le mérite d'un original et elle fait de l'ouvrage un livre de piété français à mettre au premier rang dans une bibliothèque. A. DESCLAUX, chan. secr.

Mgr LAFFRIÈRE, évêque de Constantine et d'Hippone :

De longues courses apostoliques et de grosses occupations m'ont privé de lire entièrement le charmant opuscule que vous m'avez adressé le 16 novembre dernier. Le peu que j'ai vu de LA sainte COMMUNION me fait désirer non seulement de voir le tout, mais encore de voir ces pages lues et propagées dans mon diocèse. C'est de grand cœur que je bénis ce petit livre et que je lui dis : Val va au milieu de mon troupeau et apprendra-tu la vraie voie qui mène à la vie !

Mgr GAUSSAIL, évêque de Perpignan :

« Je vous remercie de la bonté que vous avez eue de m'envoyer la traduction française de l'ouvrage italien de Don Bernard Arato, sur la sainte Communion, et je m'empresse de vous dire que je serai heureux de voir ce volume se répandre dans mon diocèse pour le bien des âmes. »

Mgr GERMAIN, évêque de Coutances et Avranches :

« Très sensible à l'envoi du volume : la sainte Communion, tient à exprimer toute sa gratitude aux bons Pères Salésiens. Il verrait avec bonheur la diffusion de l'ouvrage dans son diocèse et fera tout ce qui dépend de lui pour arriver à ce précieux résultat. »

Mgr LELONG, évêque de Nevers :

« Je vous félicite de la bonne idée que vous avez eue de traduire en français l'ouvrage publié en italien par Don Arato, sur la sainte Communion. Je ne m'étonne pas du succès qu'il obtient en Italie et des éloges qu'il a reçus de la part des Évêques auxquels il a été soumis, car il me semble traiter d'une façon complète

et pratique toutes les questions qui concernent la sainte COMMUNION : C'est un guide à la fois sûr et pieux à recommander aux âmes chrétiennes. »

Mgr FONTENEAU, archevêque d'Albi :

« J'ai reçu avec bonheur et lu avec un intérêt toujours croissant le délicieux petit livre : La sainte Communion, dont vous avez bien voulu me faire hommage.

« Il me serait difficile de dire tout le bien que je voudrais de ce précieux ouvrage; mais vous êtes vraiment très modeste de ne demander de moi qu'un mot bienveillant; l'auteur et le traducteur méritent plus que cela, et les éloges qui leur viendront de partout confirmeront mon témoignage que je formule ainsi : LA sainte COMMUNION, par l'abbé Bernard Arato est un chef-d'œuvre en miniature : on ne peut, en un sujet si délicat, ni parler plus clairement, ni mieux exposer la vraie doctrine théologique, ni plus parfaitement condenser tout ce qui a trait à l'acte par excellence de la vie chrétienne. »

Volontiers donc, je bénis ce travail auquel je crois pouvoir assurer dans mon religieux diocèse un grand et légitime succès. »

Mgr GUILLOIS, évêque du Puy :

Monseigneur me prie de vous exprimer la vive satisfaction que lui a procurée votre petit opuscule sur la sainte Communion. Bien des ouvrages ont été écrits sur cette importante matière : le vôtre a le grand mérite d'être très clair, très pratique et très complet. Autant de qualités qui le recommandent à l'attention de tous et en feront le succès.

ÉLIE DANIEL, sec. part.

Mgr SOUBRIER, évêque d'Oran :

L'ouvrage sur la sainte COMMUNION par l'abbé Bernard Arato est réellement un ouvrage précieux sous tous les rapports. Il sera très utile aux fidèles et plus encore aux prêtres qui y trouveront, traitées avec une grande compétence, toutes les questions concernant la sainte COMMUNION.

Je bénis donc de tout cœur ce petit livre et je désire ardemment qu'il se répande dans mon diocèse.

Je regrette de n'avoir point de Semaine religieuse pour faire l'éloge de votre cher trésor; cela ne m'empêchera pas de chanter ses louanges en maintes circonstances.

P.S. — Veuillez m'envoyer deux exemplaires de LA sainte COMMUNION.


Mgr PAGIS, évêque de Verdun :

Je viens de parcourir votre opuscule : il est le résumé exact et complet de la doctrine catholique sur la sainte Communion, et j'estime qu'il peut être très utile aux fidèles, dont l'ignorance est grande sur ce point capital. J'ai remarqué les derniers chapitres, sur la Communion fréquente : l'indifférence et quelques restes d'habitudes jansénistes tiennent éloignés de la sainte Eucharistie nombre de fidèles, qui pourraient s'approcher plus souvent de cette source de la véritable Vie.

Je recommande l'opuscule à la Semaine religieuse et je le verrai avec plaisir se répandre dans mon diocèse.

Mgr CORTET, évêque de Troyes :

Remercie les RR. PP. Salésiens de l'envoi de l'ouvrage excellent de D. Bernard Arato sur la sainte Communion et il le fera annoncer et recommander dans la Semaine religieuse de son diocèse.

 Voir ci-après, sur la couverture, la Table des matières.